



... revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable ...

(Ephésiens 6 v.11)

Claude BEAUPORT

www.bible.beauport.eu

www.msgfacebook.beauport.eu

Les 7 pièces de l'armure complète de Dieu – Ephésiens 6

Méditation, compilation s'inspirant de divers articles du *Messenger Evangélique* (1861 & 1920)

CONTENU :

Lecture de Ephésien 6 v.10 à 20

Introduction

Le contexte de l'épître aux Ephésiens

Remarque sur les difficultés et exercices

Ce que le combat chrétien est et ce qu'il n'est pas

Qui est l'adversaire à combattre

Ce qui est pour nous devant l'adversaire

Les buts de l'adversaire

Le combat pour autrui

Le combat

Passages parlant d'armes pour le combat spirituelles

Romains 13: 11-14

1 Thessaloniens 5: 4-10

1 Pierre 5: 8, 9

2 Timothée 2: 3-5

2 Corinthiens 10: 3-6

2 Corinthiens 6: 7

Hébreux 4: 12

1 Corinthiens 9: 25-27

Ephésiens 6: 10-20

La partie défensive de l'armure

1- La ceinture

2- La cuirasse

3- La chaussure

4- Le bouclier

5- Le casque

La partie offensive de l'armure

6- L'épée de l'Esprit

7- La prière

Conclusion

Lecture de Ephésien 6 v.10 à 20

10 Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; **11** revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable : **12** car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. **13** C'est pourquoi prenez **l'armure complète de Dieu**, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme. **14** Tenez donc ferme, **[1]** ayant **ceint vos reins de la vérité**, et **[2]** ayant revêtu **la cuirasse de la justice**, **15** et **[3]** ayant **chaussé vos pieds** de la préparation de l'évangile de paix ; **16** par-dessus tout, **[4]** prenant **le bouclier de la foi** par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant. **17** **[5]** Prenez aussi **le casque du salut**, et **[6]** **l'épée de l'Esprit**, qui est la parole de Dieu ; **18** **[7]** **priez** par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints, et pour moi, **19** afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile, **20** pour lequel je suis un ambassadeur lié de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, comme je dois parler.

Introduction

Le contexte de l'épître aux Ephésiens

L'épître aux Ephésiens a un caractère particulier. Elle ne considère pas l'homme comme ayant une vie de péché, qu'il doit tenir pour morte en principe, et à laquelle il doit résister dans la pratique; mais, afin de donner pleinement à Dieu la part et la place qui lui appartiennent, et de donner à la bénédiction qui vient de lui tout son caractère et toute sa perfection, elle envisage l'homme comme mort dans ses offenses et dans ses péchés; de sorte que toute l'existence morale de l'homme est une existence nouvelle, qui dépend de Dieu et qui dérive de sa puissance; elle doit son origine et son maintien à son action créatrice et vivifiante. Elle est une nouvelle création.

D'après cela, dans le premier chapitre, avant même de parler de la rédemption qui répond aux nécessités de l'homme, l'Esprit dirige nos regards vers les conseils éternels de la grâce de Dieu à l'égard de ceux qui sont élus en Christ (versets 3-6) et vers les richesses ineffables des bénédictions auxquelles ils sont destinés; puis, au verset 11, il est question de l'héritage qui leur est échu en Christ, comme d'une chose d'un ordre inférieur. Ainsi, plus loin, il nous présente l'union de l'Eglise avec Christ, comme sa tête, exalté au-dessus «de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir». Ainsi, encore, nous trouvons que Dieu nous a vivifiés et ressuscités ensemble avec Christ, et qu'il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en lui — là où toute distinction entre Juif et Gentil est perdue pour toujours, et qu'il nous a créés de nouveau dans le Christ Jésus. Le Saint Esprit, selon le mystère caché dès les siècles, mais maintenant révélé, devient, par sa présence, la puissance de l'unité de l'Eglise comme habitation de Dieu; et tous les dons qui sont nécessaires, sont conférés, en vue de la perfection des saints, pour le rassemblement et l'édification du corps par le Chef élevé dans le ciel, qui a reçu l'Esprit dans ce but, en vue des membres qui sont ainsi unis au Chef. Ainsi envisagée dans son Chef, et dans la puissance du Saint Esprit sur la terre, l'Eglise a un caractère céleste; et comme ses privilèges revêtent ce caractère élevé, il en est de même de son témoignage, de ses difficultés et de ses combats (comparez chapitres 1: 3; 2: 6; 3: 10; 6: 12).

Ayant fait ces remarques générales sur la position de ceux qui sont engagés dans cette guerre, je reviens à l'épître aux Ephésiens.

Dans cette épître, les bénédictions, les saints eux-mêmes, le témoignage de l'Eglise, les combats des saints, tout est dans le ciel. Le repos sera là, comme, dans la figure, il était en Canaan pour Israël. Le combat est là, comme il était en Canaan sous Josué. Mais maintenant la lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre le prince de l'autorité de l'air, «contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les [puissances] spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes». Les armes charnelles et la sagesse charnelle n'y peuvent rien. Nous pouvons être victorieux des instruments de Satan, dans nos raisonnements, et être vaincus par Satan lui-même. Il n'y a point de sauvegarde, sinon dans l'armure de Dieu; et pour tenir ferme continuellement, toutes les pièces qui la composent, sont indispensables. Que dirions-nous d'un soldat qui, tout en étant armé à tous autres égards, aurait oublié son casque ou son fusil? Il a oublié son ennemi, il a oublié qu'il est lui-même exposé à être blessé. Béni soit Dieu de ce que nous avons et sa Parole et sa sagesse pour nous dire ce qui est nécessaire pour que nous puissions tenir ferme! Satan n'a pas le pouvoir de toucher à ce qui est né de Dieu. Celui qui vit et qui marche dans l'Esprit, n'est pas atteint par les armes de Satan, ni renversé par ses artifices. Mais la chair est sans puissance contre lui; et si la chair est exposée, nous sommes en danger d'être renversés par lui. Dès lors l'Esprit nous montre ce qui est nécessaire.

La première chose, c'est que nous nous souvenions de ce que je viens d'observer, savoir, que l'armure est celle de Dieu; que ni puissance humaine, ni sagesse humaine, ne peuvent rien. Les armes et les artifices de Satan les traversent en un moment. L'emploi de pareilles armes n'est que la folie de cette confiance dans le moi, qui est précisément ce qui nous expose à Satan — témoin le cas de Pierre. Rappelons-nous aussi la base que nous avons posée, savoir, que le conflit avec Satan, dont il est parlé ici, suppose la paix avec Dieu. Si je suis réellement sur mes pieds, combattant contre Satan, et armé par Dieu, je ne suis pas dans l'incertitude à l'égard de Dieu sur la question de savoir s'il est pour moi. Mes luttes ne sont pas avec Dieu; mes craintes n'ont pas Dieu pour objet. Les anxiétés d'une âme non réconciliée ont leur source dans la peur qu'elle a de Dieu, et dans son incertitude quant aux pensées de Dieu. Les luttes de l'âme réconciliée sont avec l'ennemi.

Remarquez encore que je ne dois pas attendre le temps du combat, le mauvais jour, pour me revêtir de l'armure. J'entre tout armé dans la lutte, si du moins j'y entre comme je dois y entrer et de manière à être victorieux. L'armure que nous portons est notre état permanent par rapport à ce monde; mais à l'égard de Dieu, tout est paix.

Remarquez ensuite que les parties de l'armure qui ont rapport à la condition spirituelle de l'âme même du chrétien et à sa marche — ce qui contribue à subjuguier la chair et le moi — viennent en première ligne; puis le maintien de la confiance pratique en Dieu — et combien cet ordre est vrai! — ensuite l'activité du chrétien par rapport aux autres; et le tout se termine par l'expression d'une entière dépendance. Ce n'est pas à la force et à la puissance de Satan que nous avons à résister, mais à ses artifices. Lorsque nous lui résistons réellement, il est sans force contre nous, car il a été vaincu par Christ, et, quant à la nouvelle nature, il n'a rien en elle, et il n'est rien pour elle. Quand les inclinations du coeur n'ont point été jugées, alors il a la puissance de nous séduire. Dès lors, quant à la réception d'une vérité quelconque, c'est réellement de l'état de l'âme qu'il est question. Quand cet état n'est pas bon, tous les raisonnements sont vains. Quand l'oeil est simple, tout le corps est éclairé. Ainsi quand la chair n'est pas jugée, l'ennemi peut nous renverser et nous troubler: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous».

Remarque sur les difficultés et exercices

Dans la mesure même que notre position spirituelle se trouve plus élevée, les difficultés aussi et les exercices de coeur revêtent nécessairement un caractère qui exige une plus grande expérience et une plus grande puissance. Notre avancement spirituel nous y introduit nécessairement. Mais Dieu est fidèle, et il ne permettra point que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons. Nous ne pourrions pas nous attendre qu'un enfant en Christ fût exercé, comme un apôtre. Néanmoins les principes de toutes les tentations sont en général les mêmes, et l'expérience d'un apôtre le rendrait capable d'entrer d'autant mieux dans les épreuves d'un jeune enfant. Sa connaissance plus complète des artifices de Satan, le met à même d'exposer ces artifices sous leur véritable jour aux chrétiens moins expérimentés. Par cela même qu'ils ont cessé d'être des artifices pour lui-même, il peut en montrer toute la ruse à celui qui n'en a pas encore l'idée ou qui ne les a qu'imparfaitement jugés. En s'attachant à la parole de Dieu l'âme la plus simple évite le danger, quoiqu'elle soit peut-être sans expérience quant aux ruses de l'ennemi car dans ce sentier-là on trouve Dieu, et tout est simple. On est sage quant au bien, et on peut être simple quant au mal. Néanmoins — tels que nous sommes — il y a des exercices pour nous; et la même nature humaine existe dans le plus ancien comme dans le plus jeune des saints. La forme de l'épreuve peut être différente; elle peut être appropriée aux progrès qui ont été faits; mais les principes sont les mêmes, aussi bien que les moyens de défense. On pourra les employer mieux, si on est plus humble d'esprit; mais les armes de Dieu ne varient pas dans leur nature. L'apôtre en expliquera l'usage au jeune soldat; mais il emploie — quoiqu'avec plus d'adresse — les armes qui font le sujet de ses explications.

Mais avant de considérer la nature de l'armure, je dirai quelques mots sur la position de celui qui est appelé à s'en servir. Il faut remarquer que l'emploi spirituel de l'armure se trouve à la fin d'une épître, dans laquelle tous les privilèges spirituels les plus élevés ont été présentés comme la portion du chrétien. Il est envisagé, d'un bout à l'autre de l'épître, comme étant dans la Canaan céleste; béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ; vivifié avec lui, ressuscité avec lui, et assis dans les lieux célestes en lui. Il a la rédemption et le pardon. Le désir de l'apôtre est que le chrétien connaisse la plénitude et l'étendue de sa vocation, de son héritage, et de la puissance qui l'y a introduit en esprit et vie, sinon en corps. Sur la terre il est envisagé comme édifié ensemble avec tous les saints, «pour [être] une habitation de Dieu par l'Esprit». Dès lors, lorsque l'apôtre parle du combat, ce combat n'est pas engagé dans le but d'entrer dans ces privilèges, mais dans le but de s'y maintenir, et de les réaliser par la puissance de Dieu. Quand l'apôtre parle de ne pas avoir à combattre contre le sang et la chair, il fait allusion à Josué et à Israël. Or les combats d'Israël n'eurent pas lieu en Egypte, ni même, à proprement parler, dans le désert. En Egypte, ils étaient opprimés et esclaves, comme l'homme inconverti est esclave du péché et de Satan. Dieu voit ses afflictions, il descend pour le délivrer. L'homme sort de sa misère: il ne saurait échapper à sa faiblesse, et il est amené à dépendre de Dieu comme Sauveur, et par le moyen de la mort et de la résurrection de Christ, c'est-à-dire par le moyen de la rédemption, il passe dans une nouvelle scène, dans laquelle il est, pour toujours, en dehors de tout ce qui faisait son tourment et sa douleur avant sa délivrance. «Tu as conduit par ta miséricorde», dit Moïse en son cantique, Exode 15, «ce peuple que tu as racheté, tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté». Non seulement le sang sur les poteaux et le linteau des portes les avait abrités du juste jugement de Dieu, mais la puissance active de Dieu les avait maintenant délivrés entièrement et pour toujours de la condition dans laquelle ils étaient. La seule différence quant à ce que nous lisons dans l'épître aux Ephésiens, est celle que nous avons mentionnée, savoir, que les peines et les tourments antérieurs sont passés sous silence. L'homme y est envisagé comme mort dans ses offenses et dans ses péchés, afin que tous ses privilèges et l'oeuvre de Dieu toute entière, soient envisagés en eux-mêmes dans leur pleine étendue. Je

passer sous silence le désert, qui représente ce que ce monde est devenu pour le racheté, et qui est caractérisé par l'exercice de la foi et de la patience, et non par des combats spirituels pour réaliser ou maintenir des privilèges donnés.

Pour entrer pleinement dans ces privilèges, nous devons réaliser notre propre mort et résurrection avec Christ, — non pas uniquement le fait qu'il est mort et ressuscité pour nous. Il nous faut passer le Jourdain, et entrer ainsi dans le pays, — en esprit. La mer Rouge préfigurait la rédemption par la mort et la résurrection de Christ; le Jourdain, que nous sommes morts et ressuscités avec lui, en la puissance de l'Esprit de Dieu, de manière à entrer, en esprit, dans ce qui est au dedans du voile selon la puissance de la rédemption qui a été accomplie pour nous. Et remarquez bien qu'à son entrée en Canaan, telle que nous la dépeint le livre de Josué, la portion d'Israël ne fut pas le repos. Ce fut alors que commencèrent leurs combats pour la jouissance du pays. Sans doute le Jourdain était la figure de la mort; mais, à proprement parler, de notre mort avec Christ, en la puissance du Saint Esprit, de manière à être ressuscités en esprit, «dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant»; afin que nous puissions réaliser les choses célestes dans lesquelles il est entré comme notre Chef ressuscité, et vivre en elles. Dès qu'Israël eut traversé le Jourdain, avant de frapper un seul coup, ils mangèrent du crû du pays. Ils étaient, quant à leur droit, en pleine possession de la contrée; mais pour le posséder de fait, ils durent combattre contre l'ennemi. Le principe du combat chrétien est le même. «Toutes choses sont à vous». Pour ce qui regarde notre droit, nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ, et nous mangeons du produit de ce pays-là. Mais c'est alors que commence le conflit, pour tenir ferme contre l'ennemi, et réaliser la somme de nos privilèges, au travers de toutes les attaques qu'il dirige contre nous. Car en tenant ferme contre ses attaques, il y aura un progrès continu dans la réalisation de ce que Dieu nous a donné, bien que, dans le conflit même, nous n'ayons qu'à tenir bon avec fidélité. Si, quant à notre droit et quant à notre place à l'égard de Dieu, nous sommes assis dans les lieux célestes, nous devons, quant à la possession, la prendre de fait; car les puissances spirituelles de méchanceté sont là.

Ce que le combat chrétien est et ce qu'il n'est pas

Le combat chrétien occupe, dans la parole de Dieu, une place considérable. Tout l'Ancien Testament est rempli de guerres qui sont, sans doute, une «lutte contre le sang et la chair», mais qui «arrivèrent comme types de ce qui nous concerne». Le Nouveau Testament ne traite jamais des guerres qu'au point de vue spirituel.

La guerre, le combat, la lutte, ont pour but de se défendre contre l'ennemi, de conquérir, de gagner du terrain, de se maintenir et de résister, de délivrer les autres enfin de juger et de châtier les méchants et les rebelles. Dans le Nouveau Testament, ce dernier cas, le jugement guerrier, ne revient proprement qu'à Christ dans un temps futur, et ce fait met d'autant plus en relief notre privilège qui est d'être actuellement sous l'économie de la grâce. Sans doute, les chrétiens seront associés avec Christ, dans l'avenir, au jugement du monde et même à celui des anges, mais cela n'aura lieu que lorsque l'économie de la grâce sera remplacée par le règne de la justice et par l'économie de la gloire.

Le combat chrétien est toujours une lutte spirituelle contre un ennemi du dehors, sauf toutefois le cas d'une lutte contre soi-même. Mais cette dernière diffère du tout au tout, de l'idée que l'on s'en fait communément dans le christianisme professant. L'on y voit, en effet, les doutes de l'incrédulité, l'incertitude du salut, le manque de confiance dans les promesses de Dieu, ou de foi à l'autorité de la Parole, taxées de combat chrétien. Jamais un état pareil n'est appelé de ce nom, dans l'Écriture. Un seul conflit, celui contre nous-mêmes y est mentionné, mais il est bien plutôt un antagonisme, celui de l'Esprit qui demeure en nous,

contre la volonté de la chair qui est en nous (Galates 5: 16-18). La Parole nous enseigne qu'il y a, dans le chrétien, deux principes outre son moi. Ces principes agissent dans deux directions opposées l'une à l'autre; seulement le chrétien est caractérisé par l'Esprit de Christ qui demeure en lui et par lequel il vit; tandis que, bien qu'ayant encore la chair en lui, il est considéré comme entièrement affranchi de sa domination. Sans doute la chair est là, et restera toujours opposée à l'Esprit; mais «l'Esprit convoite contre la chair, afin que moi je ne pratique pas les choses que je voudrais». Si donc nous vivons par l'Esprit, et tel est le cas de chaque chrétien, sommes-nous excusables de ne pas marcher par l'Esprit ? La victoire sur la chair en nous est considérée, dans le passage que nous venons de citer, comme une nécessité de la présence de l'Esprit qui nous met en liberté, nous ôtant toute obligation de suivre la chair ou de nous laisser dominer par elle.

Tout autre combat, celui par exemple, que nous décrit le chapitre 7 aux Romains, n'est que la lutte sans issue d'une âme croyante sous la loi, avec elle-même: elle possède la vie, mais sans l'Esprit qui met en liberté. Possédant deux natures, l'ancienne et la nouvelle, l'homme de Romains 7 est toujours esclave de l'ancienne. Il veut le bien et fait toujours le mal. Finalement, réduit au désespoir, il arrive, après tant de désolantes expériences, au plein affranchissement, non par le combat, mais par la connaissance de l'oeuvre parfaite de Christ qui l'a délivré à toujours. Aussi peut-il dire: «Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, car la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort» (Romains 7: 8).

Le combat de Romains 7 est donc, non pas une victoire, mais une défaite continuelle jusqu'au moment où l'âme apprend enfin qu'un autre a vaincu pour elle. La nouvelle nature en nous est incapable d'échapper à l'esclavage de la chair, aussi longtemps qu'elle ne possède pas l'Esprit comme puissance de sa vie nouvelle. Il est vrai cependant, que le chrétien, après avoir été placé par Christ dans la liberté de l'Esprit, est en danger d'être de nouveau retenu sous un joug de servitude (Galates 5: 1); aussi est-il exhorté à tenir ferme sur les positions qui lui ont été acquises par l'oeuvre de Christ, afin de ne pas redevenir esclave de la loi et du péché.

Qui est l'adversaire à combattre

Après avoir dit ce qu'est le combat chrétien et ce qu'il n'est pas, considérons quel est l'Adversaire que nous avons à combattre. Cet adversaire est Satan. Il emploie contre nous des agents divers, visibles et invisibles.

Ses agents invisibles sont d'abord les anges que Satan a entraînés dans sa rébellion. Ces anges tombés ont des «chefs» qui exercent leur influence sur les dominateurs du monde pour contrecarrer par eux les desseins de Dieu envers son peuple, tandis que d'autres «chefs» angéliques, tels que Micaël, l'archange, agissent sous les ordres de Christ, pour leur résister et entraver leurs desseins auprès des mêmes dominateurs (Daniel 10).

De plus, Satan lui-même agit d'une manière occulte, se déguisant même en ange de lumière pour mieux tromper les hommes. Il est «le chef de l'autorité de l'air». Cette autorité est l'esprit du monde que Satan domine et dirige à son gré, soit par ses séductions, soit par ses intimidations, soit par la haine qu'il souffle au coeur des hommes contre Dieu, ou qu'il attise en les poussant les uns contre les autres. Puissance effrayante, mais qui ne sera bientôt qu'un fétu de paille devant le Dieu de paix qui brisera Satan sous nos pieds!

Mais Satan a aussi des agents visibles, appelés «les principautés et les autorités», Etablies, à l'origine, par Dieu sur la terre, et tenant leur autorité de Lui; elles avaient été revêtues par Lui de dignité et de pouvoir au milieu des hommes (Tite 3: 1); mais elles sont devenues la proie de Satan qui maintenant les dirige à son gré. Elles appartiennent aux ténèbres dans lesquelles le monde est plongé, et y exercent leur action, quoique

Dieu ait, malgré elles, la haute main sur leurs décisions. Malgré leur éloignement de Dieu, le chrétien doit les reconnaître comme provenant de Lui dans leur caractère primitif, ce qui lui permet de faire abstraction de leur état actuel. Ces principautés et ces autorités, le diable, devenu leur chef, se sert d'elles pour faire la guerre à Christ. Elles sont assujetties à la puissance spirituelle de méchanceté que Satan possède et qui est «dans les lieux célestes», d'où l'Adversaire n'a pas encore été expulsé. Maintenant Dieu a déjà dépouillé, manifesté dans son vrai jour cette puissance spirituelle, les principautés et autorités sataniques qui sont dans les lieux célestes et a triomphé d'elles à la croix (Colossiens 2: 15).

Ce qui est pour nous devant l'adversaire

En opposition avec Satan, Christ a aussi ses agents et ses instruments visibles et invisibles. Mais tout d'abord il a, comme homme ressuscité d'entre les morts et assis à la droite de Dieu dans les lieux célestes, la suprématie sur eux tous. Il est au-dessus de toute principauté et autorité dans les lieux célestes; chérubins, séraphins, archanges, tout ce qui est revêtu de dignité et domine dans les armées du ciel lui est soumis. Il est au-dessus de tout nom que portent les hommes sur la terre. Les principautés et autorités de Christ ont un caractère diamétralement opposé à celles de Satan: les premières sont dans le ciel et du ciel, celles de l'Ennemi sont des ténèbres et dans les ténèbres, et du monde et dans le monde (Ephésiens 1: 20, 21).

Nous retrouvons, quant à Christ, la même pensée en Colossiens 1: 16. Ce passage nous présente Jésus comme le Créateur de toutes choses dans les cieux et sur la terre, choses visibles ou invisibles. Les choses visibles sont les trônes et les seigneuries. C'est Lui qui établit les empires et qui confie la seigneurie aux hommes qu'il a destinés pour cela. Les choses invisibles sont les principautés et les autorités célestes établies de Dieu (Ephésiens 3: 10). Toutefois nous avons vu que primitivement Dieu en a aussi établi sur la terre, et que, si Satan s'en est emparé, Dieu les maintient encore et s'en sert pour retenir l'anarchie finale, car toutes ces choses «ont été créées par lui et pour lui».

En Colossiens 2: 10, on voit que les principautés et autorités sont des êtres célestes, revêtus de ces dignités, mais ici ce ne sont plus seulement des anges; mais aussi des hommes auxquels rien ne manque devant Dieu et qui forment le corps dont il est la tête.

Ainsi, du côté de Dieu, le terme «principautés et autorités» s'applique aux anges, aux élus dans leur position céleste, et aussi aux dignités terrestres à leur origine, dignités dont Satan s'est emparé pour en faire ses instruments contre Christ, mais que le Seigneur reconnaît parce qu'il les a établies et dont Il se sert contre leur gré pour accomplir ses desseins.

Pour terminer le sujet des «dignités» établies de Dieu et soumises à Christ, citons encore deux passages:

Dans le premier, 1 Corinthiens 15: 24, nous contemplons la fin de toute autorité, afin que toutes choses soient finalement assujetties à Dieu. Le Seigneur remettra le royaume à Dieu, le Père, quand il aura «aboli toute principauté et toute autorité, et toute puissance». Toute dignité dont peuvent être revêtus des êtres célestes ou terrestres sera mise de côté, annulée devant l'autorité du seul Seigneur; mais lui-même remettra cette autorité entre les mains de son Père. Il régnera jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds, hommes, esprit satanique, mort même, dont Satan a la puissance. Mais cela va plus loin : même les autorités qui ne se sont pas détournées de Lui seront annulées. Ainsi toutes choses lui seront assujetties, mais pour que finalement le Fils, comme homme, soit assujetti à Dieu qui lui a assujetti toutes choses.

Dans le second passage, 1 Pierre 3: 22, «anges, autorités et puissances lui sont soumis», depuis qu'il est à la droite de Dieu. Toutes, bons ou mauvais anges, autorités célestes ou terrestres, puissances établies de

Dieu, alors même qu'elles seraient tombées sous l'influence de Satan, lui sont soumises du fait de son exaltation. Elles sont obligées de reconnaître sa puissance et ses droits sur elles. Il ne s'agit pas ici d'obéissance, mais de l'impossibilité où elles sont toutes de lui résister.

Mais à part tous les agents invisibles dont le Seigneur dispose, il a dans ce monde des hommes, l'armée visible de ses rachetés pour livrer combat à l'Ennemi. C'est à elle qu'incombe avant tout la responsabilité d'entrer dans la lutte. Ces combattants sont appelés à revêtir l'armure complète de Dieu. Le sixième chapitre de l'épître aux Ephésiens nous entretient en particulier d'eux et de leurs armes.

Les buts de l'adversaire

Si maintenant nous considérons les divers buts de l'Ennemi dans la guerre qu'il fait à Christ et à son peuple, nous les trouvons illustrés par l'histoire d'Israël depuis sa sortie d'Egypte jusqu'à son entrée en Canaan.

Le premier but de Satan est de garder à tout prix les hommes, ses victimes, en esclavage et sous sa domination. Quand il voit qu'il n'y peut réussir et que, par la puissance de Dieu, ses esclaves sont près de lui échapper, il les poursuit, comme le Pharaon, type de l'Adversaire, avec toute son armée, pour les saisir et recouvrer sur eux l'empire qui lui échappe. C'est ici que commence le combat, mais ce combat n'est pas confié au peuple; c'est l'affaire de l'Eternel tout seul. Il ne demande à Israël que la foi: «L'Eternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Ce sera Lui qui «précipitera dans la mer le cheval et celui qui le montait» (Exode 14; 15).

Une fois échappé à l'esclavage et entré dans le désert, Israël rencontre Amalek, l'Ennemi sous une autre forme, et avec un autre but, celui de mettre obstacle au voyage du désert et d'empêcher le peuple d'arriver à son héritage.

Après la traversée du Jourdain, l'Ennemi dresse devant le peuple de Dieu un obstacle formidable, la ville de Jéricho. Son but est de l'empêcher d'entrer dans son héritage.

Enfin, les murailles de cette forteresse étant tombées devant les armes de la foi, Israël trouve devant lui tous les rois de Canaan conjurés pour l'empêcher, soit de prendre possession du pays, soit de maintenir et de compléter cette possession.

C'est à ce quatrième événement que font surtout allusion les exhortations du Chapitre 6 de l'épître aux Ephésiens. Cette épître, assimilée toute entière d'une manière si remarquable au livre de Josué, nous montre le chrétien introduit dans les lieux célestes pour y jouir de toutes les bénédictions de son héritage, mais, ces bénédictions, Satan cherche à les lui enlever et c'est pour les réaliser, les maintenir et les conserver, que le croyant doit livrer bataille aux «puissances spirituelles qui sont dans les lieux célestes,» après avoir revêtu l'armure complète de Dieu.

Le combat pour autrui

Le combat dont nous venons de parler doit faire le sujet spécial de notre méditation, mais il est utile de remarquer que là ne se borne pas le but de notre lutte. Le chrétien a des frères captifs et il lui faut combattre pour les délivrer. Tel était le combat d'Abraham dont le Chapitre 14e de la Genèse nous entretient. Avec quelques hommes le patriarche poursuit les quatre rois, remporte la victoire et délivre son frère Lot devenu leur prisonnier. Ce combat pourrait n'avoir pour objet, comme dans le cas d'Abraham, que de délivrer un seul de nos frères captifs du monde, et de l'amener à la liberté des enfants de Dieu. Souvenons-nous que ce combat obtient une grande récompense de la part de notre Melchisédec.

Le combat chrétien a encore un autre but qui nous est présenté en type au premier chapitre de Josué. Les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé avaient reçu leur part dans le pays (il est vrai, au delà du Jourdain) et l'Eternel leur avait donné «du repos», mais ils ne devaient pas s'arrêter là. Il leur fallait passer armés devant leurs frères pour leur aider jusqu'à ce que l'Eternel leur eût aussi donné du repos. C'est ainsi qu'une partie de l'Assemblée de Dieu est appelée à prêter main forte à l'autre jusqu'à ce que cette dernière aussi soit arrivée par le combat à la jouissance des privilèges que les premiers possèdent déjà.

Enfin le combat chrétien est le «combat de l'Evangile». Si, quant à nous-mêmes, nous n'eûmes rien à faire, qu'à croire à l'amour et à la puissance de Dieu pour échapper à l'esclavage de Satan, il est d'autres pauvres pécheurs retenus dans les liens qui nous enlaçaient autrefois. Nous avons à combattre l'Ennemi pour atteindre leur conscience et les amener à se confier comme nous dans le Dieu Sauveur. Tel était le combat des Philippiens. Ils «tenaient ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une même âme avec la foi de l'Evangile et n'étant en rien épouvantés par les adversaires». De son côté, l'apôtre livrait seul ce combat (Philippiens 1: 27, 28, 30), ou bien y associait d'autres croyants avec lui (Philippiens 4: 3). Cette lutte fait partie du «bon combat de la foi» (1 Timothée 6: 12; 2 Timothée 6: 12; 2 Timothée 4: 7).

Les armes du combat pour l'Evangile sont offensives. Elles sont la Parole et la prière, sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

Le combat

Occupons-nous maintenant du combat, tel qu'il nous est décrit dans l'épître aux Ephésiens.

Nous avons affaire avant tout aux «artifices du diable». Ceux-ci sont bien plus dangereux pour nos âmes que ses violences.

La principale de ses ruses est de nous faire redescendre dans l'atmosphère dont il est le Chef et qu'il domine à son gré. En agissant ainsi, il réussit à avoir prise sur nous, car le monde est un vaste système social, politique et religieux dont Satan est le Prince et dont Dieu est absent. Ce système que nous devrions traverser comme étrangers, nous entrons à chaque instant en contact avec lui, et de là à nous y associer il n'y a qu'un pas.

Le moyen employé par l'Ennemi pour nous priver de la jouissance du pays céleste sera toujours de nous intercepter le ciel et de cacher Christ à notre vue en rabaissant notre christianisme à la terre et en l'accommodant au monde.

L'une des manœuvres perfides du «chef de l'autorité de l'air» consiste en fausses doctrines qu'il répand parmi les chrétiens et par lesquelles il ruine leur espérance céleste. On en trouve de nombreux exemples dans les épîtres de Paul.

En 1 Corinthiens 15: 12, les faux docteurs disaient «qu'il n'y avait pas de résurrection de morts». C'était la vieille erreur des Sadducéens. Cette doctrine qui amenait fatalement les âmes à nier la résurrection de Christ, les privait de la jouissance du pays céleste, que cette résurrection nous a acquise.

En 2 Timothée 2: 18, Hyménée et Philète enseignaient que la résurrection avait déjà eu lieu et cette doctrine néfaste établissait pour l'éternité l'Eglise, ou la famille de Dieu, sur la terre.

En 2 Thessaloniens 2: 2, les séducteurs annonçaient que le jour du Seigneur était là et, en transportant ainsi le chrétien au milieu de la scène future du jugement, ils lui enlevaient l'espérance de la venue de Christ qui aurait dû précéder ce jour pour introduire les rachetés dans le ciel.

Lorsque Satan ne réussit pas à détourner les enfants de Dieu par de fausses doctrines, il n'est pas à bout de ses ressources et possède des moyens plus vulgaires, plus terre à terre, de dérober le ciel à nos yeux et à nos cœurs. Il nous persuade souvent que le christianisme consiste, avant tout, à nous bien conduire, à ne nous mêler que modérément aux distractions du monde, à partager ses oeuvres charitables, à remplir ce qu'il appelle ses devoirs religieux. De cette manière, les chrétiens, tout en menant une vie correcte, mais qui ne leur attirera jamais la haine du monde, rabaissent leur christianisme du ciel sur la terre. Ils ont perdu la qualité de combattants et se sont si bien accommodés à leur condition, qu'il faut souvent des circonstances exceptionnelles, telles que leur lit de mort, pour que l'on découvre en eux quelques traces de la vie céleste.

Dans cette condition d'abaissement spirituel, l'Ennemi n'a pas de peine à associer complètement ses victimes avec le milieu dans lequel elle se trouvent et à leur faire aimer le monde et ses convoitises. Leur christianisme terrestre est ainsi devenu un christianisme mondain. N'ayant pour but que les bénédictions terrestres, si précieuses du reste et si importantes, que Dieu accorde à la piété et négligeant «la promesse de la vie à venir», ils se sont laissé peu à peu attirer, comme «le juste Lot» par les délices du péché et ne sont souvent sauvés que «comme à travers le feu».

Passages parlant d'armes pour le combat spirituelles

Nous sommes appelés, pour échapper à ces artifices, à user de vigilance et de sobriété et à employer pour les combattre toutes les armes que Dieu nous fournit.

C'est ici que nous entrons dans le sujet qui forme le titre de cet écrit, mais avant de l'aborder dans l'épître aux Ephésiens, il nous importe de passer en revue un certain nombre d'autres passages qui traitent du même sujet.

Romains 13: 11-14

«Et encore ceci: connaissant le temps, que c'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru: la nuit est fort avancée et le jour s'est approché; rejetons donc les oeuvres des ténèbres et revêtons les armes de la lumière. Conduisons-nous honnêtement comme de jour, non point en orgies, ni en ivrogneries; non point en impudicités, ni en débauches; non point en querelles ni en envie. Mais revêtez le Seigneur Jésus Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises».

Ce passage considère la nuit de ce monde, caractérisée par l'absence du Christ qui est «la lumière du monde», comme très avancée. Le jour est près de paraître. Ce jour est le salut, encore futur, qui est plus près de nous que lorsque nous avons cru. Ce salut, nous l'atteindrons à la venue de Celui que nous attendons comme Sauveur. Il nous faut donc nous réveiller du sommeil. Ce dernier n'est pas précisément qualifié de chose mauvaise en soi, comme en 1 Thessaloniens 5: 7 et en Ephésiens 5: 14, mais plutôt comme l'influence du milieu dans lequel on se trouve. Aussi n'est-il pas parlé de notre sommeil, mais du fait que la nuit, consacrée au sommeil, est déjà près de finir. Il est temps de n'avoir en vue autre chose que le lever du jour, le salut. En prévision de cet événement, nous avons deux devoirs à remplir: le premier est de rejeter les oeuvres des ténèbres, comme un vêtement de nuit dont on se dépouille. Quand nous vivons au milieu des ténèbres, nous ne sommes pas à l'abri de leurs oeuvres. Nos pensées et notre activité sont en danger de revêtir plus ou moins les caractères du milieu dans lequel nous vivons. Voilà ce que nous avons d'abord à secouer loin de nous pour revêtir, en second lieu, les armes de la lumière. C'est le vêtement du jour. Ce vêtement est celui d'un guerrier. Le jour doit nous trouver déjà en armes, dans une attitude qui soit en accord avec lui et en opposition complète avec les ténèbres et leurs oeuvres. Quand il rencontre les armes de la lumière, Satan

ne peut rien entreprendre contre nous. Elles impriment à notre conduite un cachet d'honnêteté qui est en accord avec le jour auquel nous appartenons. La lumière revêtue par nous est une arme contre toutes les oeuvres de ténèbres par lesquelles Satan cherche à déconsidérer la conduite chrétienne. De fait, revêtir les armes de la lumière, c'est revêtir pratiquement le Seigneur Jésus Christ (verset 14). C'est de cette manière que, depuis son départ, nous sommes devenus «la lumière du monde» (Matthieu 5: 14).

1 Thessaloniens 5: 4-10

«Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour vous surprenne comme un voleur; car vous êtes tous des fils de la lumière et des fils du jour; nous ne sommes pas de la nuit, ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres; car ceux qui dorment, dorment la nuit, et ceux qui s'enivrent, s'enivrent la nuit; mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtant la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque l'espérance du salut; car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui».

Nous trouvons ici une pensée quelque peu différente de celle que nous venons de voir en Romains 13. Ici le chrétien n'est pas dans les ténèbres et n'a pas de contact avec la nuit, aussi l'apparition du jour du Seigneur ne peut pas le surprendre comme un voleur. Il est donc exhorté à ne pas dormir comme les autres qui n'ont ni connaissance de Christ, ni espérance (voyez 4: 13; 5: 6). Deux choses caractérisent ces «autres»: le sommeil et l'ivresse, qui appartiennent à la nuit. Ils ont l'inconscience du danger dans lequel ils se trouvent, inconscience qui caractérise leur état de mort morale. De plus, ils s'enivrent par la satisfaction de leurs convoitises qui les asservissent à Satan et leur font perdre tout sentiment de leur responsabilité envers Dieu. En présence de ces ténèbres, l'enfant de Dieu, fils de la lumière et fils du jour, est exhorté à être sobre. Il doit garder sa pleine clarté et liberté d'esprit, fruit de l'absence des convoitises qui entraînent et asservissent le monde et font de lui la proie de Satan. Cela le met nécessairement en lutte avec les éléments par lesquels l'ennemi cherche à l'attirer. Cette lutte est une lutte défensive. Par elle le chrétien est gardé de tomber dans les pièges qui lui sont tendus. Il n'a ici que deux pièces d'armure, mais elles lui suffisent parfaitement. Ce qu'elles représentent: la foi, l'amour et l'espérance, caractérise au premier chapitre de cette épître (verset 3) l'activité et la vie pratique du chrétien. Comme armure, ces vertus caractérisent le combat.

Dans la lutte qu'un adversaire plein de ruse entreprend contre le croyant, il cherche à l'atteindre en deux endroits vulnérables. Il peut s'emparer du coeur, siège des affections, et lui infliger de mortelles blessures. Il nous faut donc mettre notre coeur à l'abri derrière une cuirasse composée de ces deux choses: la foi et l'amour. Nous garantissons notre coeur des coups de l'Adversaire par la foi, par les yeux de l'âme attachés à Christ, car la foi nous donne comme objet cette personne bénie. L'amour est le second caractère de la cuirasse. Il est ici la conscience que nous sommes aimés. La foi nous donne Christ comme objet, l'amour le fait habiter dans nos coeurs. Toutes les flèches de Satan ne peuvent atteindre une félicité pareille. Irais-je abandonner un objet aussi parfait, aussi excellent, une joie, une jouissance de Lui aussi élevée, pour les boissons enivrantes et empoisonnées que le monde vient m'offrir?

Mais s'il ne peut atteindre le coeur, Satan cherchera à atteindre la tête, siège des pensées, pour la détourner de son objet. Le casque, l'espérance, garde nos pensées entièrement attachées à Christ, comme celui dont nous attendons la venue. La réalisation de notre espérance sera l'acquisition du salut. Cette dernière nous est assurée, puisque c'est à elle que Dieu nous a destinés, et non à la colère. Le dessein de Dieu à notre égard s'accomplira. Actuellement la colère est derrière nous, car elle s'est épuisée à la croix en tombant sur

l'Agneau de Dieu; mais l'espérance est devant nous et ce salut qu'elle nous assure nous allons l'acquérir, car il ne pourra jamais nous être enlevé.

Aucune flèche de Satan ne peut atteindre de semblables réalités. Elles sont basées sur l'oeuvre de Christ qui est mort pour nous afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec Lui. Nous avons cela maintenant en Lui. Les mots: «nous vivions ensemble avec Lui» unissent aujourd'hui dans une vie commune avec lui les saints vivants et les saints délogés. Il ne s'agit pas, comme au chapitre 4, verset 17, des saints qui seront réunis ensemble, ressuscités et transmués, dans un jour futur, à la venue du Seigneur, mais de ce qui leur est acquis présentement.

1 Pierre 5: 8, 9

«Soyez sobres, veillez; votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer. Résistez-lui, étant fermes dans la foi».

Nous retrouvons ici l'exhortation contenue dans les passages précédents. Devant les assauts de l'ennemi, deux conditions morales sont nécessaires, sans lesquelles le chrétien ne peut remporter la victoire: «Soyez sobres, veillez». Ne pas s'enivrer, ne pas dormir, seraient des qualités purement négatives, mais Dieu les veut positives chez les siens. On pourrait boire modérément sans s'enivrer; être sobre va beaucoup plus loin. La sobriété est la qualité d'un homme qui, par caractère, n'aime pas les boissons enivrantes. On pourrait, sans dormir profondément, ne pas être assez éveillé pour éviter de se laisser surprendre. Ce passage ne nous entretient pas des ruses et séductions de Satan, si dangereuses, parce qu'elles nous environnent de toutes parts, guettant le côté faible de notre défense; mais nous y trouvons le dernier effort de l'ennemi. Il en fut de même de notre Sauveur qui, au commencement de son ministère, rencontra tous les artifices du diable, puis, à la fin, en Gethsémané, le lion rugissant qui cherchait à le dévorer. Au désert, il fut vainqueur par la simple soumission à la Parole; à Gethsémané par l'entière soumission à la volonté de Dieu. Aussi fut-il sauvé hors de la mort, quand le lion croyait lui avoir broyé les os.

On ne trouve dans ce passage qu'une seule arme, la cuirasse de la foi, mais pleinement suffisante pour anéantir tout l'effort de l'ennemi: «Résistez-lui, étant fermes dans la foi». Nous trouvons la même exhortation dans l'épître de Jacques (4: 7): «Soumettez-vous à Dieu (c'est l'obéissance de la foi); résistez au diable (c'est le bouclier de la foi), et il s'enfuira loin de vous». Quelle place unique, immense, est donnée ici à la foi! Cette seule arme défensive suffit pour mettre en fuite l'ennemi le plus formidable.

2 Timothée 2: 3-5

«Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ. Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre; de même, si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois».

Ce qui caractérise un bon soldat de Jésus Christ, c'est de prendre sa part des souffrances. On ne peut aller à la guerre en «s'embarrassant des affaires de cette vie». Elles sont considérées dans ce passage, non comme une boisson enivrante, mais comme un encombrement, comme une entrave à notre marche, comme un fardeau qui empêche le libre usage de nos armes. Ce qui nous fait déposer ce fardeau, c'est le désir de plaire au Chef aimé et respecté qui nous a enrôlés pour la guerre. L'amour est le véritable motif qui nous fait «rejeter tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si aisément» (Hébreux 12: 1).

Nous trouvons ensuite les lois du combat. Il ne s'agit plus du combat en bataille rangée, mais du combat dans la lice. Les chrétiens sont donnés en spectacle au monde. Il s'agit de remporter le prix. On ne peut le faire qu'en se soumettant aux lois établies. Il faut donc, non seulement un cœur libre de fardeaux, mais encore l'observation rigoureuse de la volonté divine. Pour vaincre, nous ne devons ni enfreindre cette volonté, ni la devancer, ni nous donner des lois à nous-mêmes, mais combattre patiemment et consciencieusement selon les directions de Dieu, consignées dans sa Parole, jusqu'à ce que nous ayons remporté le prix de l'effort.

Ici le soldat est pourvu de son armure, mais Satan cherche à le retarder par un bagage inutile. Il est gardé de subir une défaite par l'affection pour son Chef. En 1 Pierre 5, nous avons trouvé la foi, ici l'amour, en 1 Thessaloniens 4, les deux ensemble.

2 Corinthiens 10: 3-6

«Car en marchant dans la chair nous ne combattons pas selon la chair; car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ et étant prêt à tirer vengeance, de toute désobéissance».

Ce passage nous décrit le combat de l'apôtre. Accusé de marcher selon la chair, il montre que ses armes de guerre n'étaient pas charnelles, mais que leur puissance était spirituelle, venant de Dieu, d'abord pour détruire toute hauteur qui s'élevait contre la connaissance de Dieu, ensuite pour amener les âmes captives à Christ, enfin, pour tirer vengeance des désobéissants. Ce dernier cas relevait du pouvoir exceptionnel confié à l'apôtre inspiré, car Dieu dit: «A moi la vengeance; moi je rendrai, dit le Seigneur» (Romains 12: 19). L'expression: «la destruction des forteresses» fait penser à Jéricho, et nous renseigne sur la qualité des armes dont l'apôtre se servait. C'étaient des armes offensives, mais purement spirituelles. D'abord la foi en la parole de Dieu qui fit faire au peuple pendant sept jours le tour de la ville et sept fois encore le septième jour, pour que la patience eût son oeuvre parfaite. Le combat de l'apôtre était donc le combat de la foi contre l'obstacle que Satan mettait sur son chemin. L'obstacle était effrayant, mais non pas aux yeux de la foi. Les trompettes du témoignage servaient encore d'armes à Israël; enfin la présence de Christ — l'arche — au milieu du peuple était le gage infailible d'une puissance à laquelle rien ne pouvait résister. Telles étaient les armes de l'apôtre. En opposant la puissance de Dieu à celle de l'ennemi, il amenait les âmes captives à l'obéissance du Christ.

2 Corinthiens 6: 7

«Nous recommandant comme serviteurs de Dieu... par la parole de la vérité, par la puissance de Dieu, par les armes de justice de la main droite et de la main gauche».

Ici nous rencontrons de nouveau les armes dont l'apôtre se servait dans le combat. Il avait la parole de Dieu, mais quel effet aurait-elle produit, sans la puissance de Dieu? Pour pouvoir faire usage de cette puissance, l'apôtre avait des armes personnelles: «les armes de justice de la main droite et de la main gauche», c'est-à-dire l'épée et le bouclier, armes offensive et défensive, qui sont appelées des armes de justice. La justice est ici la justice pratique. Notre combat offensif ou défensif ne peut avoir aucun résultat sans la justice qui est l'absence de péchés dans notre conduite et dans nos voies. Il faut une bonne conscience pour entreprendre la lutte, sinon la puissance de Dieu manquera. Dans une conscience pure, la Parole rencontre toujours la puissance de Dieu pour en faire l'application.

Hébreux 4: 12

«Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moëlles; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur.

Nous trouvons dans ce passage, comme nous le verrons en Ephésiens 6, la parole de Dieu, arme offensive de l'Esprit, pareille à une épée à deux tranchants, mais ici l'épée n'est pas employée pour combattre un ennemi extérieur, elle est tournée contre nous-mêmes, ou plutôt, c'est notre vieil homme qui est l'ennemi. Cette image nous reporte en quelque mesure à Galates 5: 16, 17 dont nous avons parlé précédemment. La Parole nous sonde et nous transperce afin que nous apprenions à discerner en nous ce qui est de la chair et ce qui est de l'Esprit, et que nous soyons en état de nous juger nous-mêmes. Ce jugement est douloureux et pénible, mais l'âme, une fois connue et sondée, ayant goûté les bénédictions qui suivent le jugement d'elle-même, n'a plus qu'un désir, c'est que l'action sanctifiante de la Parole se continue envers elle jusqu'au bout de la traversée du désert. «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon coeur; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle» (Psaumes 139: 23, 24).

1 Corinthiens 9: 25-27

«Or quiconque combat dans l'arène vit de régime en toutes choses; eux donc, afin de recevoir une couronne corruptible; mais nous, afin d'en recevoir une incorruptible. Moi donc... je combats ainsi, non comme battant l'air; mais je mortifie mon corps et je l'asservis, de peur qu'après avoir prêché à d'autres, je ne sois moi-même réprouvé».

C'est encore dans le sens de Galates 5 et d'Hébreux 4 qu'à lieu ici le combat chrétien. Pour vaincre l'Ennemi du dehors, il nous faut une lutte réelle avec nous-mêmes, sans hypocrisie ou faux semblants. Pour que le combat avec Satan soit efficace, je dois commencer par la mortification de mon corps, me tenant continuellement pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu; car c'est un danger terrible de prêcher, d'annoncer la Parole, sans l'état pratique qui y correspond.

Ephésiens 6: 10-20

Ayant passé en revue les principaux passages qui nous parlent des armes du chrétien, nous abordons enfin le chapitre des Ephésiens qui, d'une manière beaucoup plus détaillée que tout autre, va nous entretenir des diverses pièces de cette armure de Dieu que le croyant doit revêtir.

Nous avons dit plus haut que, dans l'épître aux Ephésiens, l'armure est destinée avant tout à nous maintenir, par le combat contre Satan, dans la possession et la jouissance de notre héritage céleste et de toutes les bénédictions qui s'y rattachent. Ces choses nous sont acquises par l'oeuvre de Christ et nous les possédons en Lui. C'est la Canaan céleste et toutes ses richesses, dont cette épître nous a si abondamment entretenus. Le but de Satan, dans sa révolte contre Dieu, est de nous chasser de notre place dans les lieux célestes et de nous enlever ainsi la jouissance de toutes leurs richesses; le but de Dieu (toute cette épître le montre), est de nous y établir. Ainsi la fin de l'épître nous signale les dangers auxquels nous sommes exposés.

Pour surmonter et vaincre notre terrible Ennemi, une chose nous est nécessaire: la force: «Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Cette force nous ne la trouvons pas en nous, mais dans le Seigneur: «Bienheureux l'homme dont la force est en toi... ils marchent de force en force» (Psaumes 84: 5, 7). Ce n'est pas tout de connaître la grâce, sans laquelle nous ne pourrions jamais être amenés à Dieu, ni introduits dans les bénédictions célestes, ni préservés de chute; mais il nous faut encore de la force pour le combat. Nous, chrétiens, nous devons la chercher, et Dieu la donne gratuitement

à qui la lui demande. Elle est toujours à notre disposition et consiste en une armure que nous trouvons, toute préparée, à l'arsenal de Dieu. Pour nous permettre de remporter la victoire, cette armure doit être complète. C'est en outre une armure de Dieu; elle lui appartient; Lui seul peut la donner.

Présentons ici quelques axiomes qui trouveront leur développement dans les pages suivantes.

Il faut avoir revêtu l'armure avant le combat. Elle sera insuffisante si nous la revêtons au cours de la lutte, car il y manquera toujours quelque pièce. Les pièces de l'armure doivent être prises dans un certain ordre et pour les prendre dans cet ordre il faut les connaître et être familiarisé avec elles.

L'armure est avant tout un état pratique de l'âme; il est extrêmement important de le connaître et d'en être convaincu. Elle n'a rien de théorique. On pourrait expliquer en détail la forme et l'usage de toutes les pièces de l'armure sans que cette savante théorie serve à quoi que ce soit pour vaincre.

Ce qui nous amène à l'état pratique dont nous parlons, c'est, comme nous le verrons, LA PAROLE.

Après avoir été formés par elle, et munis de toutes les grâces qu'elle peut nous communiquer, nous pouvons saisir CETTE MEME PAROLE comme l'épée de l'Esprit pour attaquer et vaincre l'Ennemi. Elle devient, unie à la prière, l'arme offensive, après nous avoir fourni nos armes défensives.

Aux versets 11, 12, nous trouvons les caractères de la dangereuse puissance que nous avons à combattre. Elle a pour premier caractère ses artifices, ses ruses pour tromper, pour dresser des embûches, pour mettre en défaut, pour aveugler sur ses intentions en prenant des déguisements divers, pour se glisser en espion dans l'armée de Dieu, afin de la surprendre, quand, faute de surveillance, la défense a été négligée. Ces ruses nous obligent dès l'abord à démasquer l'Ennemi et à le signaler sous son vrai nom: LE DIABLE.

Mais notre adversaire a d'autres moyens que des ruses. A certains moments, nous avons affaire à son attaque brusquée. Tout à coup, il se démasque. Toute son armée, conduite par ses chefs, est réunie contre nous. L'attaque a lieu la nuit. Les principautés, les autorités, les dominateurs de ces ténèbres, Satan lui-même, qui n'est pas encore chassé des lieux célestes et y déploie librement son rôle d'accusateur, tous dirigent le choc, auquel il nous faut résister à tout prix. Dans la «grande guerre» qui s'est terminée par la victoire, les bons généraux ne cessaient de le répéter à leurs troupes. Il en est de même dans notre combat spirituel.

Mais pour vaincre, il faut avoir revêtu l'armure avant le mauvais jour. La faculté de s'en servir et d'en connaître les parties ne s'acquiert pas, avons-nous dit, pendant la bataille. A quoi servirait une arme, même quand on l'aurait entre ses mains, si l'on ne savait pas s'en servir?

«Et, après avoir tout surmonté, tenir ferme». Conquérir les positions de l'ennemi exige l'effort et l'énergie; mais il faut s'y maintenir, passer en un instant de l'offensive à la défensive, afin de ne pas reperdre les positions conquises. La jouissance des conquêtes les plus élevées de la Canaan céleste, de notre position en Christ, de notre communion avec le Père et avec le Fils, peut être reperdue en un instant. Il nous faut les tenir ferme.

Le verset 14 répète l'exhortation: «Tenez donc ferme», car on ne peut assez insister sur ce point. Chaque pièce de notre armure doit entrer en jeu, à son tour, pour maintenir notre position. La victoire nous sera ainsi définitivement assurée, car le moment arrivera où le combat prendra fin. Seulement, ne nous berçons d'aucune illusion: il durera jusqu'au jour où nous célébrerons la victoire dans les lieux célestes, à tout jamais délivrés de la puissance spirituelle de méchanceté qui s'y trouve.

Le chant de victoire finale de David «au jour où l'Eternel l'eut délivré de la main de tous ses ennemis et de la main de Saül», le principal d'entre eux, est bien à sa place ici, car il y est parlé de victoire finale et les

pièces de l'armure y sont mentionnées, comme avant concouru à ce magnifique et définitif triomphe. Ecoutez plutôt: «Quant à Dieu, sa voie est parfaite; la Parole de l'Eternel est affinée; il est un bouclier à tous ceux qui se confient en lui. Car qui est Dieu, hormis l'Eternel, et qui est un rocher, si ce n'est notre Dieu, le Dieu qui me ceint de force et qui rend ma voie parfaite? qui rend mes pieds pareils à ceux des biches, et qui me fait tenir debout sur mes lieux élevés; qui enseigne mes mains à combattre, et mes bras bandent un arc d'airain. Et tu m'as donné le bouclier de ton salut, et ta droite m'a soutenu, et ta débbonnairété m'a agrandi. Tu as mis au large mes pas sous moi, et les chevilles de mes pieds n'ont pas chancelé. J'ai poursuivi mes ennemis et je les ai atteints; et je ne m'en suis pas retourné que je ne les aie consumés. Je les ai transpercés et ils n'ont pu se relever; ils sont tombés sous mes pieds. Et tu m'as ceint de force pour le combat; tu as courbé sous moi ceux qui s'élevaient contre moi. Et tu as fait que mes ennemis m'ont tourné le dos; et ceux qui me haïssaient, je les ai détruits. Ils criaient, et il n'y a point de Sauveur; ils criaient à l'Eternel, et il ne leur a pas répondu. Et je les ai brisés menu, comme la poussière devant le vent; je les ai jetés loin comme la boue des rues» (Psaumes 18: 30-42; 2 Samuel 22: 31-43).

Repassons donc, avec le roi prophète, toutes les pièces de l'armure, telles que le sixième chapitre des Ephésiens nous les décrit.

Remarquons d'abord deux catégories d'armes en premier lieu les armes défensives qui nous permettent de résister à l'Ennemi. Ce sont: la ceinture, la cuirasse, la chaussure, le bouclier et le casque.

En second lieu, les armes offensives. Ce sont l'épée et la prière.

Ces armes sont au nombre de sept, chiffre qui indique toujours dans l'Ecriture la plénitude spirituelle et divine à l'oeuvre pour le bien dans les choses d'ici-bas.

Ephésiens 6 nous dit comment nous pourrons remporter la victoire. Pour tenir ferme contre les artifices du diable, nous devons tout d'abord nous fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, ensuite, revêtir l'armure complète de Dieu. Pour revêtir l'armure, il faut être fort, mais pour pouvoir user de cette force dans le combat, il faut avoir revêtu l'armure, car nous avons à lutter contre un ennemi extrêmement redoutable. Nous pourrons alors «résister et après avoir tout surmonté tenir ferme».

Nous ne voudrions pas terminer sans parler d'un combat que nous devrions livrer sans cesse et que nous livrons si peu! Disons-nous que c'est le plus important de tous? Si nous étions à cet égard des combattants toujours à la brèche, nous remporterions toujours la victoire dans le combat de l'Evangile, dans le combat contre le péché, dans le combat de la foi, dans le combat contre «la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» — et nous serions gardés de nous engager jamais dans des combats entre frères!

La partie défensive de l'armure

1- La ceinture

« *Ayant vos reins ceints de la vérité* ».

L'armure est un état pratique; et ce qui nous forme à cet état, c'est la Parole de Dieu.

La ceinture est la vérité. La vérité est la Parole de Dieu, comme le Seigneur le dit en Jean 17: 17. «Ta Parole est la vérité».

La Parole est appliquée comme ceinture aux reins. Les reins sont ce qu'il y a de plus profond, de plus caché dans l'homme: ses pensées, ses sentiments, sa conscience; ce que l'apôtre Pierre appelle son entendement: «Ceignant les reins de votre entendement et étant sobres» (1 Pierre 1: 13). Ceindre les reins de notre entendement signifie donc la préparation spirituelle de notre «homme intérieur» par la Parole, à l'acte d'être sobres dans toute notre conduite. Cette ceinture, la Parole de vérité, nous donne la force pour la lutte, selon qu'il est écrit: «Elle ceint ses reins de force» (Proverbes 31: 17), et encore: «Le Dieu qui me ceint de force» (Psaumes 18: 32).

Dans notre passage nos reins doivent être ceints pour le combat, et nous devons puiser dans la Parole de vérité la force nécessaire pour résister aux artifices de l'Ennemi; mais d'autres passages nous apprennent que nous avons besoin de cette même ceinture pour notre marche (Exode 12: 11); pour notre service journalier (Luc 12: 35); pour le service sacerdotal devant Dieu (Lévitique 16: 4); pour le service prophétique. (Matthieu 3: 4; 2 Rois 1: 8). Dans tous ces services, il faut que la Parole de vérité, en nous faisant juger tout ce qui est de la chair, fortifie nos pensées, nos sentiments, nos affections, affermisse l'homme intérieur tout entier, en apportant la révélation de Christ à son coeur et à sa conscience. La Parole de vérité découvre et juge en nous tout ce qui n'est pas de Christ, nous le fait rejeter, et apporte, en échange, à notre âme la connaissance de cette personne bénie: dans sa grâce et son amour, pour nous réjouir — dans sa puissance et son autorité, pour nous affermir et nous former à l'obéissance. Ainsi la Parole de vérité découvre en nous tout ce qui est incompatible avec la vie divine et elle nous forme pour en réaliser la puissance. En d'autres mots, elle juge la chair et façonne l'homme intérieur pour le combat, la marche et le service.

«Être ceints de la vérité» est donc de toute importance. C'est la première pièce de l'armure qu'il nous faut revêtir avant toutes les autres. Intérieurement tout doit être en règle quant à nos affections, afin qu'elles soient attachées à Christ seul, que rien d'étranger à la vie de Dieu, rien de conforme à la vie du monde, ne vienne s'y mêler. Ainsi notre état spirituel sera bon; Christ occupera dans notre coeur la place qui lui est due; tout ce qui lui est étranger sera jugé et abandonné. L'âme, jouissant des choses excellentes, ne sera plus attirée vers les convoitises par lesquelles Satan cherche à la vaincre. Elle y résistera, la sainte Parole lui ayant découvert tout ce qui est incompatible avec Christ et le nouvel homme.

Combien donc il est important de rester toujours en contact intime avec la Vérité: avec la Parole de Dieu! Toutes nos chutes et nos défaites devant l'Ennemi ont leur point de départ dans la négligence de la Parole, négligence qui ne tarde pas à nous rendre indifférents à son égard, à ne plus la lire, et nous livre enfin sans force aux entreprises de l'Ennemi. En pareil cas, le vieil homme n'est pas jugé, le coeur reste sec et sans intérêt pour Christ, la puissance spirituelle fait défaut, l'Ennemi, plus fort que nous, a le dessus, et nous succombons honteusement dans une lutte où la victoire nous était assurée.

«Les reins ceints de la vérité» sont donc un état pratique et subjectif de notre âme, sous l'action de la Parole, et nous allons voir qu'il en est de même pour tout ce que nous avons appelé les armes défensives du chrétien.

La Parole doit d'abord ceindre mes propres reins, avant que je puisse m'en servir comme d'une épée. Ceindre les reins, c'est fortifier et affermir l'homme entier; or cette oeuvre est impossible, si tout demeure sans frein dans ses voies et dans ses pensées; elle découle de l'application de la vérité à son âme. Et cette application de la vérité à l'âme, bien qu'elle soit une opération intérieure, a une double portée. C'est l'application au coeur et à la conscience de tout ce qui est révélé en Christ. Or cela juge d'abord ce qui n'est pas de Christ — le découvre et le juge; en même temps, ce qui est dans le coeur est vu sous son véritable jour, étant comparé avec ce que je vois en Christ — révélé, comme la vérité, à mon coeur. J'ai jugé ce qui procède de la

chair et ce qui s'y adapte; ces choses ont perdu leur fausse apparence et leur puissance séductrice; elles ont perdu tout entièrement leur puissance, parce que Christ est réellement dans le coeur. Je ne laisse pas aller mon coeur à ces choses; elles y ont perdu leur place, parce qu'elles ne sont pas vues de l'oeil de la chair, mais jugées par l'Esprit. Au lieu d'avoir des attraites pour le coeur où l'Esprit agit, elles ont leur caractère véritable et odieux. Christ, comme étant la vérité, les a manifestées sous leur véritable jour, et les a mises en dehors des affections, selon le jugement porté sur leur nature odieuse. Elles ne me sont plus rien, pour ce qui est des affections morales; elles ne sont que chair et péché à mes yeux. Mais en outre, il y a ce qui a opéré ce jugement, savoir, la révélation de la vérité elle-même — de Christ — dans le coeur. Dès lors ce qui est bon est aimé, a puissance et autorité dans le coeur; la volonté et les affections sont tenues en bride par les choses qui ont autorité sur elles, au lieu d'être abandonnées à leur libre cours, tandis qu'en même temps elles trouvent leurs délices dans ce qui exerce cette autorité sur elles. Elles sont ceintes, retenues; elles revêtent un ton moral et de la fermeté, par la connaissance de la valeur de ce qui est une obligation, parce qu'il s'agit de ce qui est en Christ, et une joie, parce qu'il s'agit de ce qui est bon. Car dans l'homme l'obligation donne la force, lorsqu'elle est en grâce; alors on prend plaisir dans la chose elle-même, et elle n'est pas imposée comme une loi. Il y a un coeur bien gouverné, au lieu d'une volonté non gouvernée. Toutefois il est intelligent, et trouve ses délices dans ce qu'il voit en Christ. Il se gouverne soi-même. Ainsi donc, ceindre les reins de la vérité, c'est l'application de la vérité aux affections, en sorte que l'homme est bien troussé, ayant affaire au bien — qui a autorité sur l'âme, et y trouvant aussi ses délices.

Il y a deux passages sur lesquels je désire attirer l'attention du lecteur, en connexion avec la première partie de l'armure.

Dans Hébreux 4, nous lisons: «La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du coeur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui; mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire». Il s'agit évidemment ici de ce caractère de la Parole, qu'elle sonde le coeur; or, «ta parole est la vérité». Elle est divine, vivante et efficace. Rien de ce qui est de la créature n'échappe à son jugement pénétrant. Cette déclaration de l'Écriture ne va pas au delà. Mais si j'ai un désir sérieux que toutes choses en moi soient «de Dieu», selon la «nouvelle création» (2 Corinthiens 5); et si j'ai appris, quant à ce qui vient uniquement de la créature, en tant qu'elle a une volonté, que toute l'imagination des pensées de son coeur n'est que mal et cela en tout temps; si mon coeur est droit, selon Dieu, je serai très reconnaissant de ce que la Parole découvre ainsi tout ce qui fait obstacle à ma vie spirituelle et se glisse entre mon âme et Dieu, gâtant à la fois et ma communion et ma marche, et de ce qu'elle place l'inclination qui fait obstacle, en la présence de Dieu, où tout est jugé et où il y a délivrance.

Jean 17 va plus loin. Nous y lisons: «Sanctifie-les par ta vérité; ta parole est la vérité... Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité». Ici nous avons la Parole introduisant son action positive pour former, aussi bien que son action pour découvrir; et Christ aussi, mis à part comme la perfection de ce que nous devons être, afin que la révélation à l'âme de ce qu'il est, lui, nous rende conformes à lui-même. Il est évident qu'une telle communication de ce qu'est Christ, attirera d'une part la nouvelle créature et fera ses délices, tandis que de l'autre elle jugera en toutes choses le vieil homme; mais c'est plus que la parole divine simplement comme une épée, comme l'oeil de Dieu sur nous, qui discerne et découvre; il y a une puissance, d'attraction et d'assimilation. Il s'agit d'un homme dont j'ai la nature (car il est ma vie); dans lequel je vois toute cette perfection morale: l'amour, la sainteté, la vérité, la pureté absolue, la grâce, la bonté patiente, le dévouement sans bornes pour nous, le sacrifice de soi-même, et d'une manière

absolue, un oeil simple quant au dévouement pour Dieu, pour la gloire de son Père, et, dans toutes ces choses, toute la plénitude vivifiante de Dieu. Tout cela existe dans l'homme, dans Celui à qui j'ai affaire, qui m'aime, avec qui je suis un. Il s'est sanctifié lui-même pour nous. Par la communication de tout cela et de bien plus encore, dans la vérité, nous sommes sanctifiés: — d'abord, en croyant, de manière à y avoir part, et ensuite par la réalisation que nous en faisons chaque jour, en détail, de sorte que nos âmes sont par là attachées à Christ: «Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit». Portion bénie! présentée, il est vrai, dans le passage de l'épître aux Ephésiens qui nous occupe, plutôt sous le rapport de sa puissance protectrice, que sous celui de la joie et des avantages qu'elle procure; plutôt sous le rapport de son énergie morale pour maintenir nos coeurs, que sous celui des joies qu'elle donne dans la communion; mais également profitable sous tous ces rapports! La vérité donc, comme étant cette révélation divine à l'âme par la Parole, découvre tout ce qui donne prise à Satan sur nous, et en détruit l'influence sur nos âmes. Elle fait que nous ne sommes plus redevables à la chair; car nous avons une nouvelle vie avec Dieu, dans laquelle nous avons le droit de vivre, et sur laquelle Satan n'a ni droit, ni puissance; dans laquelle la chair n'a ni droit, ni part; vie qui nous a été donnée librement de Dieu, comme une vie nouvelle, de sorte que nul autre n'a aucun droit sur elle. Dès lors le droit absolu et exclusif de Dieu est introduit, et cela apporte de la joie à l'âme — de la joie, parce que l'obéissance à Dieu est maintenant une joie. Nous l'aimons, et nous aimons les droits qu'il a sur nous. Il y a joie, parce que nous jouissons moralement dans nos âmes des choses dans lesquelles il nous appelle à marcher. Nous avons une nature intelligente qui est de lui, et qui vient de lui; qui a les joies et les désirs de sa propre nature, à lui, et qui se réjouit d'avoir l'expression parfaite de ses propres désirs dans les droits de Dieu sur nous; car nous participons «à la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise». C'est à cela que se rapporte ce qui est appelé la «loi parfaite, celle de la liberté». «Celui qui aura regardé de près dans [la] loi parfaite, celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais accomplissant l'oeuvre, celui-là sera bienheureux en ce qu'il accomplit». Nous trouvons ainsi notre bonheur dans le bien, et en même temps l'autorité de Dieu; nous repoussons le mal, mais non dans un esprit d'orgueil, car Dieu est là, et nous réalisons l'autorité de Dieu sur nous; toutefois nous avons une joie personnelle dans le bien, selon une nature qui aime le bien à cause du bien même. Quelle prise Satan peut-il avoir ici? Les pensées sont gouvernées; les reins sont ceints de la vérité, au milieu de la dissolution et de l'incertitude qui règnent dans le monde; dissolution à laquelle la chair céderait tout aussitôt. C'est là ceindre les reins.

Dans le ciel la chose ne sera pas nécessaire. La chair ne sera pas là. Tout ce qui attirera le coeur sera divin. Nous pourrons nous y abandonner librement. Il n'y aura rien là que ce qui est soumis à l'autorité de Dieu, rien qui ne réponde à sa volonté, à sa nature, et à sa gloire; d'un côté son autorité sera réalisée parfaitement et reconnue avec joie, tandis que de l'autre il n'y aura rien de ce qui exige que nous veillions et que nous prenions garde. Nous pourrons laisser un libre cours à toutes nos affections. Plus elles abonderont, mieux ce sera; du moins toutes celles que nous aurons, auront un exercice convenable, car Dieu et la plénitude de Christ rempliront entièrement la scène. Ici-bas il nous faut ceindre nos reins de la vérité. Quelle bénédiction que nous puissions le faire, et que nous ayons un tel privilège dans un monde dont jadis nous faisons partie, dans un monde de dissolution! Quelle bénédiction que nous ayons la parole de Dieu pour en user ainsi!

2- La cuirasse

« *Ayant revêtu la cuirasse de la justice* ».

Cette tournure de phrase qui revient fréquemment dans les écrits de Paul ne signifie pas «la cuirasse qui appartient à la justice», mais: «la justice comme cuirasse», c'est-à-dire que cette cuirasse est la justice elle-même. Il s'agit ici, comme en maint autre passage, non pas de la justice parfaite, immuable, que le chrétien possède devant Dieu, car cette justice est Christ lui-même; mais il est question de justice pratique. Nous pouvons définir cette justice comme étant l'absence de péché dans nos voies; ainsi nous trouvons au Psaume 23e: «Il restaure mon âme; il me conduit dans des sentiers de justice, à cause de son nom». Ces sentiers, le péché n'y entre pas, car ils ont été tracés pour la brebis par le Berger qui y a marché devant elle.

La justice pratique se manifeste dans notre conduite envers Dieu, envers les hommes, et envers nous-mêmes. Dans tous ces rapports, le chrétien fidèle évite de pécher. Comment Satan pourrait-il vaincre celui qui ne bronche pas? (Philippiens 1: 10). Ce dernier a une bonne conscience devant Dieu et devant les hommes; non pas qu'il soit sans péché, mais sa conscience étant toujours en éveil, il juge et confesse devant Dieu chaque péché qui se présente, afin d'en être purifié, et l'Ennemi ne peut avoir de prise sur lui. La bonne conscience dont nous parlons ici n'est pas la conscience «rendue parfaite à perpétuité» par le sang de Christ qui l'a purifiée, en sorte que «nous n'ayons plus aucune conscience de péchés» devant Dieu (Hébreux 10: 3, 14, 17, 22); non, c'est une conscience sans reproche, nous rendant capables de combattre l'Ennemi et de lui résister. Elle caractérisait toute la conduite de l'apôtre Paul (Cf. 2 Corinthiens 1: 12 ; 1 Timothée 1: 5, 19, etc.). Il pouvait dire : «Je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes;» et: «Je me suis conduit en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à ce jour» (Actes des Apôtres 24: 16; 23: 1).

Dans toutes ces choses Jésus est notre modèle parfait. Comme la justice pratique l'a caractérisé dès le début de son ministère (Matthieu 3: 15) et l'a accompagné jusqu'au bout de sa carrière (Luc 23: 47), elle l'accompagnera encore lorsque, comme fils de l'homme, il livrera le combat final et remportera la victoire: «Son bras», est-il dit, «le sauva, et sa justice le soutint. Et il revêtit la justice comme une cuirasse, et mit un casque de salut sur sa tête» (Esaïe 59: 16, 17). La cuirasse garantit notre coeur, comme nous le disions plus haut en citant 1 Thessaloniens 5: 4-10. Satan ne peut nous atteindre et nous blesser aux sources de la vie quand nous lui opposons des coeurs réfractaires aux convoitises et aux souillures du monde, des coeurs trouvant leurs délices dans la parole de Dieu et leur plaisir dans tous ceux qui sont de Lui. Nous avons donc ici un état pratique et personnel comme dans la ceinture. Cette justice pratique trouve, dans la Parole de Dieu, sa règle et la force qui la produit, car la cuirasse, comme la ceinture, suppose la force pour résister à l'assaut de l'Ennemi..

Mais quand le coeur est ainsi gardé, la conduite s'ensuivra. La cuirasse de la justice ne manquera pas. Nous ne devons pas oublier que dans le passage qui nous occupe, le sujet qui est traité c'est ce qui est nécessaire dans le conflit avec Satan, et non ce qui est demandé pour que nous puissions nous tenir devant Dieu. Christ est notre justice devant Dieu — parfaite et immuable, et sans cela nous ne pourrions aucunement faire face à Satan; mais la justice ne peut revêtir le caractère d'une cuirasse, lorsque nous la considérons comme notre justice devant Dieu. Dans cette justice, tout est paix; la paix a été faite; il n'y a pas de combat là. Christ a rencontré l'ennemi, et l'a vaincu; et il est devenu ma justice; et c'est là le fondement de tout. Dieu est vraiment avec moi et devant moi. Mais dans ma lutte avec Satan, si d'une part je ne puis me passer de cette justice-là, de l'autre j'ai besoin de quelque chose de plus: de la justice pratique. Il faut que ma conscience soit sans reproche, pour que je puis combattre contre lui. Si ma conscience n'a pas été purifiée par le sang de Christ, je n'ai pas encore la paix avec Dieu; je suis encore en Egypte, bien que je fasse peut-être des efforts pour en sortir; je ne connais pas encore la puissance de la rédemption. Je ne puis dire que Dieu est pour moi, ni que je suis pour Dieu dans ce monde. J'ai besoin d'être délivré et réconcilié. Mais si je

le suis, une conscience pratiquement mauvaise me rendra faible devant l'ennemi. Comment celui dont la conscience l'accuse, que le monde peut accuser, et qui le sait, comment peut-il entrer hardiment dans le combat? Il a peur que le coup ne l'y atteigne il est obligé de penser à cela: il n'est pas libre pour penser, en simplicité de coeur, à l'exclusion de toute autre chose, au service qui est devant lui. L'Esprit de Dieu aussi est attristé, et le laisse sentir sa faute, s'il continue à marcher de cette manière insouciant; comme dans le cas d'Israël devant Haï. Car la hardiesse, lorsque nous avons manqué, montre plutôt de l'indifférence quant au péché, ou un effort pour sauver les apparences, quand le coeur n'est pas droit. Mais si la conscience est bonne, et la marche, droite, il y a confiance en Dieu, et l'on n'a pas à penser à soi. On peut faire librement l'oeuvre de Dieu. C'est ainsi que Paul dit: «Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous conduire honnêtement en toutes choses». Et encore: «Or [en vue] de cela, je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes». La seconde partie de l'armure consiste donc à marcher droitement, à marcher avec Dieu. Mais remarquez bien ceci, quant à l'assurance dans le service de Dieu, qu'il ne s'agit pas seulement du mal qui est connu d'autrui, ou que les autres peuvent aisément connaître, mais de tout mal qui est toléré, Car Satan peut se servir de cela contre la conscience, et la rendre timide; et certainement le Saint Esprit ne la rendra ni dure ni indifférente. Une seule chose nous donne une bonne conscience devant Dieu; c'est l'effusion du sang de Christ et son oeuvre parfaite. Mais le résultat de cela, c'est la présence du Saint Esprit en nous; et alors, nous n'avons une bonne conscience contre Satan, qu'autant que le Saint Esprit n'a point été attristé par une chose quelconque, faite contrairement à la lumière qu'il m'a donnée.

Mais il y en a beaucoup qui n'ont pas le courage de persévérer dans le combat de Dieu, parce qu'ils tiennent à quelque chose qui n'est pas en harmonie avec la lumière qu'ils ont reçue. Peut-être, hélas! perdent-ils la lumière selon laquelle ils n'ont pas agi; et Satan réussit à plonger leurs esprits dans de profondes ténèbres par les prétendues bonnes raisons qu'il leur suggère, pour rester où ils sont, sans conquérir sur l'ennemi une parcelle de plus du pays, bien qu'ils soient inquiets — peut-être amèrement hostiles — quand la lumière parvient jusqu'à eux du dehors, lumière qui menace de réveiller de nouveau leur conscience.

L'existence de la chair en nous, quoiqu'elle ait été jugée comme étant péché, ne donne pas une mauvaise conscience, et n'interrompt pas la communion; mais du moment que nous la laissons agir, que nous la tolérons, même dans la pensée, elle produit l'un et l'autre de ces deux effets.

Si le Seigneur le permet, je vous enverrai bientôt quelques pensées sur les autres parties de l'armure.

Encore que le chrétien qui marche fidèlement, revêtu de l'armure complète de Dieu, jouisse des effets de son emploi dans la paix et joie de la communion avec Dieu, l'âme a dû peut-être sentir la différence qui existe entre un tel état et la perte de cette communion, avant de connaître l'immense importance de l'armure, ou plutôt l'immense importance qu'il y a à s'en revêtir. Il vaut beaucoup mieux, pourtant, jouir de cette paix confiante qui en accompagne l'emploi, que d'en apprendre l'importance en s'exposant sans elle aux assauts de l'ennemi. La communion avec Dieu est une chose réelle, dans laquelle il répand dans l'âme, à un degré plus ou moins grand, la profonde joie de sa présence — de cette faveur et de cet amour parfait, selon lesquels il entre en rapport avec l'âme, se révélant lui-même — et donne, par sa présence, le bonheur d'une relation dans laquelle l'âme vit, sans avoir ni le soupçon ni la pensée qu'elle puisse être interrompue. Elle est plus que la foi, bien que fondée sur la foi; elle est autre chose que la certitude du salut, quoiqu'elle en soit le couronnement, le sceau et la réalisation. La certitude abstraite, la certitude consolante, que mon Père m'aime, et qu'il ne veut ni ne peut agir autrement, est autre chose que des rapports bénis avec cet amour, sans qu'on ait la conscience d'aucune autre chose ou de quelque chose qui pût entraver cette jouissance. La certitude même que Dieu est amour constitue l'amertume du sentiment qu'on peut éprouver d'en avoir

perdu la jouissance — car je ne parle ici que des saints. Le sceau que le Saint Esprit met à la vérité, nous assure de l'amour de Dieu, et si nous bronchons, Christ intercède pour nous; mais en outre, le Saint Esprit est la source de la jouissance de cet amour dans le coeur: ce sont deux vérités différentes. Dans l'une — qui est, il est vrai, le fondement de tout — il y a l'assurance que Dieu est pour nous; dans l'autre, c'est Dieu en nous, remplissant le coeur de joie, de la communion «avec le Père et avec son Fils Jésus Christ», Il y a deux manières — bien distinctes, à la vérité, dans leur caractère — dont je puis perdre cette communion: l'une négative, lorsque la négligence m'a privé de rapports positifs et sensibles avec Dieu — le coeur étant froid et indifférent; l'autre, lorsqu'il est question de la conscience, et que, le coeur ayant permis à l'ennemi d'avoir le dessus, le Saint Esprit, en nous, agit en nous reprenant sévèrement. L'Esprit alors, bien qu'il ne détruise jamais le sentiment de l'amour de Dieu, nous fait pleurer amèrement la perte du sentiment intime et de la jouissance de cet amour, et nous fait goûter, plus ou moins, quels sont les fruits du péché, en tant que, par sa nature même, il sépare l'âme de Dieu; il le rend ainsi horrible à nos yeux, non pas parce que nous en sentons le mal moralement avec Dieu, mais parce qu'en sa nature il nous sépare de lui. Il est vrai que, pour ce qui regarde la foi, l'Esprit ne permet pas que nous supposions en aucune manière que Dieu nous abandonnera, mais il nous fait sentir ce qu'est le péché. Mais ce dernier cas est un cas extrême; et il y a discipline de la part de Dieu, et même une discipline sévère. L'autre cas n'est, hélas! que trop commun. Ils sont bien différents. Bien des chrétiens vivent fréquemment dans un état analogue au dernier cas que j'ai supposé; mais chez eux, cela vient de ce qu'ils sont encore sous la loi, et qu'ils ne sont pas établis dans leur relation avec Dieu; et la détresse par conséquent n'est pas si grande, parce qu'il n'y a pas eu la même proximité à l'égard de Dieu. Je suis entré dans ces considérations, quant à ce qui résulte de ne pas avoir employé l'armure que Dieu nous a donnée. Je reviens au caractère et à l'emploi de l'armure.

Je me suis étendu un peu sur la vérité comme ceinture de nos reins, et sur la cuirasse de la justice; j'ai parlé de gouverner et tenir en ordre les affections au moyen de la vérité, de la révélation de Christ à l'âme et de la marche qui en découle, et de la vigilance selon Dieu d'une conscience inattaquable. L'âme est ainsi pratiquement en paix, — elle n'a pas à s'occuper d'elle-même, — elle peut marcher en liberté et avec confiance — sans soupçons. Quand le coeur est plein de paix, et jouit — avec Dieu — de la douceur de cette paix, étant exempt de soupçon, l'âme marche dans l'esprit de paix. Cette paix caractérise toutes ses voies et toutes ses relations avec autrui. Il n'y a ni efforts, ni contrainte — rien dont il faille se garder ou qu'il faille retenir. La marche est naturelle, sans contrainte comme sans soupçons.

Il n'y a pas la crainte du mal, parce qu'il n'y a pas la conscience du mal. Ce n'est pas que l'âme soit sans sagesse; cela ne saurait être dans un tel monde; mais elle est sage quant au bien, et simple quant au mal. Elle ne craint pas beaucoup que le mal l'atteigne, parce qu'elle a pour portion une paix que le mal extérieur ne saurait toucher, et elle ne compte pas sur le bien extérieur comme sur une ressource pour elle. Dans cette paix, le coeur dépend de Dieu et compte sur lui; et comme étant, dans ce sens, au-dessus du mal, il apporte avec lui la paix dans la scène par laquelle il passe.

3- La chaussure

« *Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'Evangile de paix* ».

Nous trouvons dans ce passage la paix dans la marche, paix à laquelle la connaissance de l'Evangile nous prépare. L'Evangile nous rend humble, en nous apportant la révélation de notre état de perdition et de la grâce gratuite de Dieu à notre égard. Ayant reçu cet Evangile par la foi, nous avons la paix avec Dieu et l'assurance que rien ne nous séparera désormais de sa faveur. Tout est en règle entre notre âme et Lui.

Quand nous avons trouvé la paix pour nous-mêmes, toute notre marche s'en ressent. Cette partie de l'armure nous porte vers les hommes, non pour leur faire la guerre et les combattre, mais pour leur apporter la paix que notre âme a reçue par l'Évangile.

Dans ces fonctions, nous rencontrons l'Ennemi qui veut garder son empire sur les âmes et cherche à les maintenir dans un état de guerre contre Dieu. Ceints de la ceinture, protégés par la cuirasse, nous allons à lui, mais nous ne craignons pas de proclamer hautement la paix. La paix que nous apportons nous engage nécessairement dans le conflit avec Satan, seulement nous savons que le Dieu de paix le brisera bientôt sous nos pieds.

Dans la pratique il nous faut prendre garde, pour gagner à Christ les âmes des pécheurs, de ne pas nous présenter à eux avec des discussions qui les aigrissent, mais de leur apporter ce qu'ils ne possèdent pas, la paix de la conscience et du cœur dans la connaissance de Jésus, la paix dont Il jouit lui-même et qu'il nous a laissée et donnée, en nous quittant, de sorte que nous pouvons l'offrir à d'autres. La chaussure est donc un état pratique de notre âme apporté par la parole de Christ et qui se révèle dans notre marche. Un tel état résiste à tous les artifices de Satan qui n'a jamais procuré aux hommes que le contraire de la paix. Seul le chrétien la connaît, peut y marcher et la présenter à d'autres.

L'expression «ayant les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix», est bien belle, en ce qu'elle montre le caractère habituel de la marche. Tel fut, spécialement, le caractère de Christ. Il apporta la paix; il fut rejeté, il est vrai, mais il n'en fut pas moins, par excellence, celui qui procure la paix. Il déclara que ceux qui étaient tels seraient appelés fils de Dieu. Ces trois premières parties de l'armure sont, quant à la pratique, pour ce qui concerne du moins les relations des saints, exprimées dans ces paroles: «Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous».

Le Seigneur nous laisse dans ce monde pour que nous y soyons ses témoins. Chaque croyant est responsable de parler de Jésus; il doit saisir l'occasion de dire à ceux avec lesquels il est mis en contact: «Il n'y a de salut en aucun autre; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés» (Actes des Apôtres 4: 12). De même, pour ce qui concerne le témoignage collectif: l'Assemblée est «la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 15); elle a la charge et le privilège de faire connaître ici-bas le Dieu de vérité, le Dieu qui est Amour et Lumière. La considérer comme une association pour la propagation de l'Évangile serait — quelque précieux que soit le service de l'évangélisation — en rabaisser singulièrement le caractère, mais elle est «la lettre de Christ» (2 Corinthiens 3: 3). Le Seigneur, ressuscité et glorifié, a un message à faire proclamer dans ce monde. Pour adresser un message dans un lieu éloigné, on écrit une lettre ou on envoie un messager. Nous avons la «lettre» en 2 Corinthiens 3: 3 (service de l'Assemblée) et le messager en 2 Corinthiens 5: 20 (service individuel). L'Assemblée est la «lettre» qui apporte le message de Christ à ce monde. Christ en est le sujet; l'Esprit du Dieu vivant, l'encre; les tables de chair du cœur, les tablettes. Hélas! par suite de nos manquements, la «lettre» est souvent peu lisible; il y a des ratures, des surcharges, des taches, des souillures... Humilions-nous de ce que nous savons si mal réaliser ce que Dieu attend de nous — de ce que, parfois, notre conduite individuelle ou notre vie d'Assemblée nous contraignent à garder le silence, alors que, cependant, «ce jour est un jour de bannes nouvelles» (2 Rois 7: 9). Alors qu'il allait remonter dans la gloire, le Seigneur a dit à ses disciples: «Vous serez mes témoins» (Actes des Apôtres 1: 8). Mais avant d'obéir à ce commandement, ils devaient attendre la venue du Saint Esprit comme Personne divine sur la terre: «Demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de puissance d'en haut». — «Et étant assemblé avec eux, il leur commanda de ne pas partir de Jérusalem, mais d'attendre la promesse du Père;... vous recevrez de la puissance, le Saint Esprit venant sur vous;

et vous serez mes témoins à Jérusalem et dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'au bout de la terre» (Luc 24: 46-49; Actes des Apôtres 1: 4-8).

Parler du Seigneur est extrêmement sérieux et demande beaucoup plus d'exercice qu'on ne le pense en général. Nous ne pouvons le faire avec fruit que dans la dépendance du Saint Esprit qui seul nous donnera les paroles qui conviennent. Qu'il s'agisse du témoignage individuel ou du témoignage collectif, il n'y a aucune puissance en dehors de celle de l'Esprit Saint. «Vous serez mes témoins», avait dit le Seigneur aux disciples, mais «demeurez dans la ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de puissance d'en haut» Il fallait donc rendre témoignage, mais il convenait d'attendre que fût donnée la puissance nécessaire pour cela. Sans doute, aujourd'hui le Saint Esprit est descendu sur la terre; il y a cependant, des conditions à remplir si nous voulons rendre un témoignage fidèle et utile.

Ephésiens 6: 15 nous exhorte, par exemple, à avoir les pieds chaussés «de la préparation de l'évangile de paix», c'est-à-dire à vivre de telle façon que notre marche pratique prépare la présentation de l'Évangile aux âmes et apporte un message de paix parmi les saints. Notre conduite doit être un témoignage muet; s'il n'en est pas ainsi, nous parlerons de Christ sans aucune puissance et même nous induirons peut-être les incrédules à blasphémer. C'est un point sur lequel il est bon d'insister car, pour porter de plus rudes coups au christianisme, l'ennemi se sert parfois de croyants dont la marche laisse à désirer, mais qui, pourtant, parlent beaucoup du Seigneur à leur entourage. Les moqueurs ont alors beau jeu de s'écrier: c'est cela la vie chrétienne? ce sont les fruits qu'elle produit? Dans un cas semblable, n'eût-il pas mieux valu se taire? Sans doute, la grâce divine peut toujours opérer et Dieu a la prérogative de tirer le bien du mal. Mais c'est là un autre côté. Combien il est douloureux de se placer dans une condition telle que l'on perd le privilège de pouvoir être un témoin! On n'est plus en état de faire face à sa responsabilité!

Les pieds chaussés «de la préparation de l'évangile de paix», c'est une des pièces de l'armure qu'il faut revêtir pour résister à l'adversaire. Si la marche pratique n'est pas le témoignage muet qu'il nous convient de rendre avant de présenter l'Évangile, il y a dans l'armure un défaut par où l'ennemi pénétrera pour accomplir son oeuvre. Une bonne conduite doit précéder les paroles qui, sans cela, n'auraient aucune puissance. Lorsque la conduite n'est pas selon ses enseignements, la Parole de Dieu est blasphémée (cf. Tite.2: 5). L'apôtre nous dit, dans un autre passage, que «le nom de Dieu et la doctrine» sont blasphémés (1 Timothée 6: 1). Est-il possible alors de parler du Seigneur et de présenter l'évangile? L'état moral ne le permet pas. C'est parce que le peuple d'Israël avait marché dans un chemin de désobéissance et déshonoré Dieu par la transgression de la loi que le nom de Dieu était blasphémé, à cause d'eux, parmi les nations (Romains 2: 23, 24).

Prenons l'exemple d'un croyant qui se conduit mal, au vu et au su de tous ceux qui l'entourent. On ne peut pas dire à un tel homme: Le Seigneur nous laisse ici-bas pour y être ses témoins, annoncez l'Évangile à tous ceux avec lesquels vous êtes en contact. Bien au contraire, il faut lui montrer qu'en raison de sa mauvaise conduite il perd le privilège d'être un témoin. Sans parler ici de l'action à exercer pour redresser sa marche, il convient de lui faire comprendre combien il est nécessaire de veiller d'abord à sa conduite, d'avoir les pieds chaussés «de la préparation de l'évangile de paix», s'il veut pouvoir parler du Seigneur. C'est indispensable pour le faire dans la dépendance de l'Esprit de Dieu.

Les principes sont les mêmes pour ce qui concerne le témoignage collectif. Une assemblée locale doit veiller, en tout premier lieu, à l'ordre intérieur, au maintien de la séparation, et, s'il y a lieu, à la purification du mal qui pourrait exister dans son sein. La présence de Dieu, par son Esprit, doit être vue au milieu d'elle; la présence du Seigneur doit être réalisée et rien ne doit y entraver l'action du Saint Esprit. Elle ne doit pas

perdre de vue qu'elle est «la lettre de Christ»: en elle, le monde doit lire Christ. Avant d'inviter le monde à venir la lire, posons-nous la question: la lettre est-elle lisible? — On est attristé et humilié lorsque «ceux de dehors» sont amenés à dire: ces chrétiens, qui se réunissent à tel endroit, parlent beaucoup de l'évangile, de leur Sauveur, mais quand on voit la conduite de tel ou tel et tout ce qui se passe parmi eux, on n'est guère incité à les écouter et à attacher quelque crédit à leurs paroles: leurs actes les démentent!

Nous sommes responsables d'obéir aux enseignements de l'Écriture qui nous dit «comment il faut se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité» (1 Timothée 3: 15). Si nous le réalisons, les âmes seront attirées. Dieu lui-même ajoutera à l'Assemblée, selon l'expression d'Actes des Apôtres 2: 47. Il a tous les moyens dans sa main pour amener des âmes dans le lieu où elles éprouveront sa présence. La reine de Sheba était pourtant fort loin de Jérusalem lorsqu'elle «entendit parler de la renommée de Salomon, en relation avec le nom de l'Éternel», (1 Rois 10: 1-13) et cependant, «elle vint» (l'expression est employée trois fois: «pour l'éprouver par des énigmes», «à Jérusalem», «vers Salomon» — nous soulignons cette progression remarquable). Elle eut un entretien personnel avec Salomon et elle «vit toute la sagesse de Salomon, et la maison qu'il avait bâtie...». Ce n'était pas une maison plus ou moins en désordre, de laquelle elle aurait pu sortir découragée, regrettant d'être venue pour voir ce qui ne répondait guère à ce qu'on lui avait dit! Elle vit «les mets de sa table, et la tenue de ses serviteurs, et l'ordre de service de ses officiers, et leurs vêtements, et ses échansons, et la rampe par laquelle il montait dans la maison de l'Éternel, et il n'y eut plus d'esprit en elle...».

Ayons un vif désir de voir des âmes ajoutées à l'Assemblée, ne perdant pas de vue cependant ce qu'écrit J.N.D. dans une de ses lettres: «Je crois qu'en certains cas, on a oublié la vraie position des enfants de Dieu. Je crois que le Saint Esprit donne le privilège de s'assembler, quand nous sommes souvent trop faibles pour rassembler; mais s'il y a de la grâce et de la bénédiction dans la première position, Dieu opérera la seconde jusqu'à un certain point. Les prétentions de rassembler vont quelquefois au delà de la puissance réelle. S'assembler est toujours un devoir et un privilège des chrétiens. Je crois qu'on devrait en même temps désirer le rassemblement de tous et y tendre autant qu'on le peut. Tout ce que je désire, c'est qu'on ne dépasse pas sa force véritable, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir dans ce but. Le devoir de tous les chrétiens est d'être réunis ensemble en dehors du monde, et, c'est le meilleur moyen de prouver la bénédiction qui se trouve dans cette position. Mais si l'on dépasse sa force réelle, on peut éloigner les âmes quand elles voient le manque de bénédiction.» (Messager Évangélique, 1914, page 238)

Voudrions-nous amener des âmes dans une maison où ne seraient pas manifestés les caractères qui nous sont présentés, par l'image, dans le récit de la visite de la reine de Sheba à Jérusalem? Elles seraient détournées plutôt qu'attirées et nous aurions fait du tort au «témoignage de notre Seigneur». — Commençons par ce qui touche à l'édification de l'Assemblée, veillons à ce que tout soit en ordre dans la maison de Dieu. C'est là qu'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, la véritable «évangélisation» de l'Assemblée, le témoignage qu'elle est appelée à maintenir comme «colonne et soutien de la vérité»; c'est ainsi qu'elle est vraiment la «lettre de Christ». Quand il en sera ainsi, Dieu amènera des âmes — de bien loin peut-être, comme Il a amené la reine de Sheba à Jérusalem — et ces âmes pourront affirmer à leur tour: «Ce que j'ai entendu dire... était la vérité; mais je n'ai pas cru ces choses, jusqu'à ce que je sois venue et que mes yeux aient vu; et voici, on ne m'avait pas rapporté la moitié... Heureux tes gens, heureux ceux-ci, tes serviteurs, qui se tiennent continuellement devant toi, et qui entendent ta sagesse! Béni soit l'Éternel, ton Dieu...» (1 Rois 10: 6-9; cf. 1 Corinthiens 14: 24, 25). Ce sera pour la joie de tous dans l'Assemblée, pour le salut de beaucoup d'âmes et pour la gloire du Seigneur!

Que Dieu nous accorde de mieux comprendre le véritable caractère du témoignage individuel et surtout du témoignage collectif. Qu'Il nous donne aussi de savoir le réaliser!

4- Le bouclier

«Par-dessus tout, prenant le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les dards enflammés du méchant».

«Par dessus tout»: En effet, parmi toutes nos armes défensives, aucune ne surpasse en valeur le bouclier de la foi. C'est par la foi que nous sommes sauvés, justifiés, que nous avons la paix avec Dieu et une pleine assurance devant Lui; par elle nous avons accès à sa faveur; par elle nous réalisons les choses qui ne se voient point; par elle Christ est devenu l'objet de nos coeurs et de notre espérance.

Dieu, parlant à Abraham, se fait connaître à lui comme son bouclier, comme Celui qui le mettait à l'abri des flèches de l'Ennemi (Genèse 15: 1). Les moyens par lesquels le monde cherche à échapper aux javelots de Satan, ne pourront jamais l'en mettre à l'abri. «Sur les montagnes de Guilboa fut jeté comme une chose souillée, le bouclier des hommes forts, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été oint d'huile». Saül, malgré sa couronne, sa valeur et sa dignité, dut laisser tomber à terre son bouclier dans la défaite (2 Samuel 1: 21). Mais «L'Eternel est un bouclier pour tous ceux qui se confient en Lui» (Psaumes 18: 30). «Toi, notre bouclier!» «L'Eternel Dieu est un soleil et un bouclier!» C'est ainsi que s'exprime le roi David.

Pour nous le bouclier est celui de la foi, de la confiance en ce que Dieu EST. Telle est la foi, en effet. Elle n'a aucune confiance en l'homme, en ce que nous sommes. Cette confiance-là ne pourrait être que le bouclier de Saül présageant une ruine définitive, tandis que la foi met toute sa confiance en Dieu. Satan peut-il atteindre Dieu? La seule chose qu'il puisse faire, c'est de produire dans nos âmes la méfiance à son égard. Il en fut ainsi de nos premiers parents; une seule pensée de méfiance fit d'eux la proie de l'Ennemi qui avait juré leur perte. Les flèches que le Méchant tire contre nous ont pour but de nous faire douter de la bonté et de la puissance de Dieu. Ce qui perdit Adam dans le Paradis, perdit aussi Israël dans le désert. Ce peuple douta de Dieu: Dieu pourrait-il nous donner de l'eau, du pain, de la chair à manger? Mais tous les dards enflammés du Méchant, destinés à allumer dans nos coeurs la défiance et le doute quant à l'amour et à la fidélité de Dieu tomberont toujours devant l'assurance en Lui, que la foi nous donne. «Abraham ne forma point de doute sur la promesse de Dieu par l'incrédulité, mais il fut fortifié dans la foi, donnant gloire à Dieu, et étant pleinement persuadé que ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir» (Romains 4: 20, 21).

C'est par la parole de Dieu que la foi est apportée dans nos coeurs; par cette même Parole elle y est entretenue.

Remarquez que la confiance en Dieu croit ou diminue en proportion de la confiance en nous-mêmes. Il faut que notre confiance ait un objet en dehors de nous, une personne divine, puissante et parfaite, sur laquelle nous puissions absolument compter et c'est ce que nous avons en Christ. Le Méchant qui veut nous tourmenter et nous mettre à sa merci, possède des dards enflammés qui brûlent tout ce qu'ils touchent. Sur une seule personne, ils n'ont aucune prise et tombent à terre; ils sont consumés par eux-mêmes, devant la foi en Christ. La vipère, suscitée pour tuer Paul, devint la proie du feu, sur un simple mouvement de la main de l'apôtre. La puissance de celui-ci contre elle résidait dans sa foi. Ne laissons jamais tomber le bouclier de la foi, la confiance absolue en ce que Dieu est!

Ainsi gouvernée intérieurement, et marchant dans la paix extérieurement, l'âme est libre pour se confier en Dieu. Toutes ces parties de l'armure doivent, il est vrai, être portées ensemble, mais il existe entre elles une dépendance morale, un ordre moral. La condition intérieure précède l'activité extérieure; l'ordre dans

les affections et la justice pratique précèdent l'esprit de paix dans nos voies avec autrui; et tout cela précède cette confiance en Dieu, qui nous garantit des assauts de l'ennemi. Ce n'est pas que la confiance découle de cette marche, car elle est uniquement en Dieu; mais c'est là le sol où elle croît; c'est dans un tel état qu'elle a son libre exercice. Il est également important de remarquer d'une part, que la confiance ne regarde pas en arrière, qu'elle ne compte pas sur un certain état de l'âme, et de l'autre, que c'est dans cet état de l'âme que cette confiance trouve son libre exercice. Quand nous jouissons d'une bonne santé, tout dépend de l'état du corps; mais parce qu'il est en santé, ses forces agissent par rapport à ce qui doit en être l'objet; et nous ne pensons pas du tout à la santé.

La foi, ici, c'est la pleine confiance en Dieu, qui compte sur sa bonté et sa fidélité, dans l'assurance qu'il est pour nous — qui se fie en un Dieu qui est entièrement pour nous. Sans cela tout est désespoir, ou à peu près, dans une conscience qui sent qu'elle a affaire à Dieu. Satan est entré; et à l'âme qui sent le besoin d'avoir Dieu pour elle, il ne reste plus que le sentiment, plein d'angoisse, qu'il ne l'est pas. C'est pour cela que le Sauveur prie pour Pierre, afin que sa foi ne défaille pas; c'est-à-dire, afin qu'en dépit de sa chute terrible il ne soit pas livré à la pensée, qu'à cause de cela Dieu l'avait abandonné, qu'il était contre lui, et qu'il n'y avait plus d'espérance. Les dards enflammés de Satan, ce ne sont pas ses efforts pour séduire en agissant sur nos diverses convoitises; mais les invasions qu'il fait, sous la forme de l'incrédulité ou du désespoir, lorsque, d'une manière ou d'une autre, nos coeurs ont été détournés de Dieu. Telle est la force du passage dans 1 Corinthiens 7: «Afin que Satan ne vous tente pas à cause de votre incontinence». Le mal était là; l'incontinence était supposée; la tentation était la puissance de Satan sur l'âme, qui en était le résultat. Il s'agit évidemment d'une puissance autre que ses séductions. Il n'y a aucun plaisir dans le désespoir, mais une profonde angoisse. La chair trouve son plaisir à satisfaire ses convoitises, mais il n'y a pas de convoitises dans le désespoir: il est dans l'âme comme un feu consumant.

Nous pouvons voir cette même différence dans les tentations de Christ, autant du moins qu'il pouvait se trouver sur le même terrain que nous. Il ne pouvait y avoir ni convoitises, ni désespoir; mais Satan chercha à le séduire au commencement de sa carrière, pour le détourner du sentier de l'obéissance; puis à la fin, il chercha à l'accabler par toutes les terreurs de la mort. Dans le premier cas, le Seigneur garda son premier état; mais dans le second, son agonie ne fit que le conduire à une plus profonde communion avec son Père. Mais il subit pour nous toute la pression de la puissance de Satan; ce fut pour nous sous l'un et l'autre rapport; toutefois cette puissance ne l'atteignit jamais au dedans, de manière à le détourner de Dieu, du sentier parfait de l'obéissance.

Les dards enflammés de l'ennemi, c'est la puissance de l'ennemi sur l'âme, lorsqu'elle est demeurée exposée à ses invasions, parce qu'elle avait mis de côté le bouclier de la foi — une entière confiance dans la grâce de Dieu, dans sa faveur, en tant qu'elles sont immuables, et que c'est là où nous sommes placés.

Tels sont, je n'en doute pas, ses dards enflammés; et ils sont terribles, lorsque nous y sommes exposés parce que le bouclier de la foi n'a pas été notre sauvegarde, qu'il a été mis de côté. Mais voici ce que je désire ajouter: je crois que ce cas n'existe jamais sans quelque complication, c'est-à-dire que la chose ne se présente jamais seule, sans quelque cause qui l'ait produite. Le passage dans 1 Corinthiens, auquel j'ai fait allusion explique ce que je veux dire. Satan tentait, à cause de l'incontinence, une âme qui par la convoitise lui avait ouvert la porte, qui s'était même égarée en esprit jusque dans son domaine, abandonnant Dieu — non par une volonté formelle peut-être, mais de coeur; — qui s'était exposée naturellement à la puissance de l'ennemi, en laissant aller le coeur à toutes choses, particulièrement à ces convoitises que nourrit une volonté corrompue, qui, comme l'exprime un apôtre «font la guerre à l'âme», et qui sont si opposées à la nature même de Dieu, à sa pureté et à sa sainteté. Lorsque c'est un chrétien qui, à quelque degré que ce soit, cède

à ces convoitises, c'est beaucoup si la chose n'a pas pour résultat cette terrible puissance de Satan sur l'âme, qui, pour un temps du moins, obscurcit en elle la lumière de Dieu, et lui cache sa faveur; et la connaissance de cette faveur, chez celui qui souffre pour en avoir perdu le sentiment, ne fait que lui rendre cette perte plus terrible encore: il semble qu'elle ait disparu pour toujours; — du moins la chose peut arriver à ce point. En tout cas, c'est le plus terrible châtement qui puisse atteindre un coeur d'homme. Si une âme appartient à Dieu, elle sera assurément délivrée; mais qui peut dire pendant combien de temps elle aura à souffrir? Le grand remède contre un pareil danger, c'est de tenir l'âme fréquemment, d'une manière positive, dans la présence de Dieu. C'est notre privilège et notre suprême joie que d'y marcher constamment; mais je parle d'entrer positivement dans la présence de celui qui est lumière, afin que tout soit clair dans la conscience et que tout soit en liberté dans le coeur; — en un mot, non seulement afin que nous jouissions des bénédictions qui viennent de lui, mais encore afin que nous soyons devant lui, comme il nous le permet en sa bonté. J'ai examiné les effets qui résultent de ce que le bouclier de la foi n'a pas été tenu élevé, et particulièrement ce qui en est la cause, par manière d'avertissement; mais ce cas est aussi rare qu'il est terrible: que la grâce de Dieu en soit bénie!

Mais il se passe quelque chose d'une nature analogue, dans un état d'âme différent, quant à ce qu'on appelle assez fréquemment les dards enflammés de l'ennemi. Je fais allusion à ces cas où des pensées blasphématoires et incrédules semblent surgir dans l'esprit; elles n'ont pas été désirées; elles ne sont pas l'effet du raisonnement, mais elles se présentent sans qu'on les ait cherchées, et produisent une grande détresse dans l'âme. Mais la chose arrive, je crois, lorsque l'âme n'est pas affranchie en Christ. Du moment que nous sommes réellement introduits dans la présence de Dieu, dans la connaissance de sa faveur et de son amour — que nous sommes ainsi devant lui, jouissant de lui, — Satan n'a pas d'entrée et ne peut donc atteindre l'esprit. Dans l'état de désespoir dont il a été parlé plus haut, des sentiments de rébellion contre Dieu peuvent surgir et surgissent en effet; mais ils proviennent de l'activité de l'esprit lui-même, dans l'état où il se trouve; tandis que les suggestions, dont je parle maintenant, sont étrangères à tout sentiment et à toute pensée reconnus dans l'âme. Mais il n'existe point ici, je crois, la connaissance — vraie et personnelle — de Dieu en grâce, bien que cette grâce puisse être admise comme une vérité et même comme le seul fondement de l'espérance. De telles pensées harassent l'âme et la rendent misérable; et les personnes qui en sont assaillies en tirent quelquefois de sombres conclusions par rapport à elles-mêmes — comme, dans d'autres cas semblables, on pense avoir commis le péché contre le Saint Esprit. Ici, c'est la délivrance générale et la vraie connaissance de Dieu, qu'il faut chercher. La liberté dans laquelle Christ nous place en nous affranchissant — car cette délivrance est réelle — nous amène à Dieu lui-même, comme affranchis de tout ce qui était contre nous. Ainsi donc, dans le cas des suggestions si pénibles dont nous parlons maintenant, le bouclier de la foi n'a pas été abandonné; mais on ne l'a pas encore pris, on ne l'a pas encore tenu élevé avec le bras de la foi. Le bouclier de la foi est donc cette entière confiance en Dieu, qui découle de cette connaissance réelle et personnelle de la rédemption, qui réduit au silence tous les doutes, et empêche toutes les questions, par la connaissance personnelle de l'amour de Dieu, qui, au lieu d'avoir des questions à vider avec Dieu, compte sur lui, en dépit de toute autre chose. «Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» Ce n'est pas seulement la paix, pour ce qui regarde le mal, par le moyen du sang de Christ, mais la confiance en Dieu, résultant de ce qu'il est ainsi connu. «O Seigneur, dit Moïse, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous, car c'est un peuple de cou roide». Dieu est notre ressource et notre secours contre nous-mêmes, notre sécurité contre toute autre chose. Satan peut prouver mille choses contre nous; la connaissance que nous avons de Dieu, est la réponse à toutes.

Une confiance entière — ferme et constante — en Dieu lui-même, voilà donc le principe et la source de l'énergie; les efforts de Satan pour la briser ou l'affaiblir sont éteints par le bouclier de la foi. Maintenu

pratiquement en sa place en marchant avec Dieu, elle se repose, en elle-même, sur la vraie connaissance de Dieu, comme étant pour nous, comme il s'est révélé en Christ, connaissance qui nous est donnée par Dieu, et qui est soutenue et nourrie par la grâce et l'intercession de Jésus.

5- Le casque

«Prenez aussi le casque du salut».

Si le bouclier de la foi est la confiance en ce que Dieu est, le casque du salut¹ est la confiance en ce que Dieu A FAIT.

En Esaïe 58: 17, Christ homme met un casque de salut sur sa tête pour remporter la victoire finale. Ce casque est la pleine confiance dans la délivrance que l'Eternel opérera en sa faveur. Ici c'est la jouissance actuelle du salut opéré pour nous par Christ. En 1 Thessaloniens 5: 8, que nous avons examiné plus haut (voyez page 65), le casque est l'espérance du salut, la certitude d'une délivrance qui est encore à venir. Nous lisons au Psaume 140: 7: L'Eternel, le Seigneur, est la force de mon salut; tu as couvert ma tête au jour des armes». La puissance de notre délivrance est Christ, le Seigneur lui-même. Notre tête, au jour du combat est couverte, comme d'un casque, de la conscience que cette délivrance est assurée, puisqu'elle dépend uniquement de la force qui est en Lui.

L'âme, pleine de la joie que lui apporte l'oeuvre accomplie à la croix — oeuvre dont les résultats s'étendent au passé, au présent et à l'avenir — est préservée de ce qui pourrait lui faire perdre courage devant l'attaque de Satan. Celui-ci cherche à nous enlever notre assurance pour provoquer notre défaite. Cette assurance garantit notre tête, le centre même de notre vie et de notre activité, gardée ainsi de se porter sur d'autres objets que sur Christ seul.

Arrêtons-nous un instant, avant de considérer nos armes offensives contre l'Ennemi.

Jusqu'ici toutes les pièces de l'armure se rapportaient à l'état de notre âme. Elles supposaient qu'intérieurement tout est en ordre 1° quant à nos affections, 2° quant à nos péchés, 3° quant à notre marche, 4° quant à notre foi, 5° quant à la certitude de notre salut devant Dieu.

La Parole de Dieu est ce qui agit en nous en vue de ces résultats. Elle a une vertu formatrice pour le chrétien. Nous disons: «le chrétien»; en effet, elle ne peut avoir la même action sur une âme qui n'a pas reçu, par la foi, Jésus comme Sauveur, car il faut, avant tout, que la Parole ait produit la repentance et la foi à salut dans le coeur et la conscience du pécheur.

Jusqu'ici, toutes les pièces de l'armure correspondent à ce qui nous est présenté dans l'épître à Tite, comme étant le produit de l'enseignement de la grâce: «Nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivons, dans le présent siècle, sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ» (Tite 3: 12, 13). Aucune de ces choses n'appartient aux enfants du monde. Ce qu'il leur faut c'est de recevoir «le salut apporté par la grâce» (Tite 3: 11). «L'enseignement» ne commence qu'après cela. Dans ces pièces de l'armure tout se rapporte à la vie pratique du chrétien.

Mais il y a un autre développement de cette condition d'âme, qui s'y lie intimement, bien que différente pourtant — la connaissance et la possession du salut. Voici la différence: ce n'est pas la confiance permanente en ce que Dieu est, mais l'heureuse certitude de ce qu'il a fait, la conscience de la position où il nous a placés.

Dans la confiance, il y a dépendance, sentiment convenable et béni, qui rend l'âme plus tendre, bien qu'il l'enhardisse dans ce qui est bien et pour tenir ferme contre les ennemis de nos âmes. Le salut donne hardiesse et énergie; nous allons la tête levée, pour ainsi dire, la tête couverte de la force et du salut de Dieu lui-même. «Plût à Dieu, dit Paul, que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui devinssent de toutes manières tels que je suis, hormis ces liens». Était-il, — lui, après deux années d'emprisonnement et d'injustes traitements, dans la présence des juges, comme un prisonnier lié de chaînes, sans ressource sinon en Dieu — était-il découragé et craintif en son esprit? Le casque d'un salut qu'il connaissait était sur sa tête. Mais tout était à lui en Christ — il en aurait la possession dans la gloire; — tout était à lui, dans sa propre âme. Il était ce que l'amour qui était dans son cœur pouvait souhaiter que d'autres fussent aussi; la conscience que tout cela était à lui animait l'amour qui s'épanchait envers autrui — lui donnait pour but son propre bonheur. Il connaissait sa relation avec Dieu; il savait qu'il était dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, dans la joie bénie de la sainteté — le péché, le mal et toute confusion étant au dehors; il connaissait la gloire complète de Jésus, et l'amour du Père, qui ne pouvait être empêché par aucune chose dans l'état de l'objet sur lequel il reposait. Cet amour était garanti par la croix, en sorte qu'il pouvait maintenant avoir son libre cours. Il possédait l'amour de Jésus; et en Jésus tout était assuré. Le salut était un casque pour sa tête; il pouvait la tenir levée devant tous. Et il ne l'est pas moins pour nous au jour du combat: nous n'avons pas à nous occuper de nous-mêmes; tout est assuré, car ce casque est à l'épreuve de tous les coups: nous sommes libres, de manière à employer notre sagesse et notre force, sans être troublés par aucune crainte pour nous-mêmes, dans la lutte où nous sommes placés. Nous pouvons chercher la victoire et la bénédiction pour d'autres, la gloire du Seigneur, le succès devant lui. Il a pensé à nous et il nous a mis dans la place où nous sommes et où nous avons plus que le cœur de l'homme ne sait ni ne peut désirer. Nous y sommes en sûreté, et nous pouvons dès lors penser à le servir, lui. Il est évident qu'en ceci comme dans tout le reste, nous devons le réaliser nécessairement par la puissance du Saint Esprit — agissant parce qu'il n'a pas été attristé, — pour que nous puissions en user et y marcher.

La partie offensive de l'armure

Considérons maintenant nos armes offensives, celles qui ne servent pas seulement à résister et à tenir ferme contre les attaques de l'Ennemi, mais à combattre et à remporter la victoire en surmontant tous les obstacles. Ces armes sont au nombre de deux.

6- L'épée de l'Esprit

«Prenez l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu».

Ayant été formés par la Parole pour résister à l'Ennemi, nous avons maintenant à saisir cette même Parole, comme épée, pour le forcer à abandonner la partie.

Il est important de remarquer que les chrétiens n'obtiennent aucun effet réel de la Parole, ne peuvent remporter par elle aucune victoire et en connaîtront à peine l'usage, s'ils n'ont pas fait l'expérience de son efficacité sur eux-mêmes, et si elle ne les a pas formés individuellement pour résister aux séductions de Satan. Il faut avoir fait des expériences intérieures et personnelles de la puissance de la Parole pour pouvoir s'en servir en faveur des autres. Les fleuves d'eau vive ne coulent de nos entrailles que lorsque, ayant eu soif nous-mêmes, nous sommes venus à Jésus pour boire. Il en est de même dans la première épître de Jean: «Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Méchant». Les jeunes gens sont forts; ils se sont «fortifiés dans le Seigneur et dans la puissance

de sa force». La parole de Dieu demeure en eux: ils ont pris les pièces défensives de l'armure, et subi l'effet durable de la Parole dans leur coeur, avant de prendre l'épée. Ensuite ils ont vaincu, le Méchant: c'est l'épée, l'arme offensive, qui suit la préparation personnelle. Cette même préparation intérieure est exprimée au chapitre 3 de notre épître (verset 16) par ces mots: «Fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur; de sorte que le Christ habite par la foi dans vos coeurs». Et l'on voit ensuite (versets 18, 19), que de cette puissante action de l'Esprit en nous dépendent nos plus hautes jouissances quant à la possession du pays de la promesse et quant à la connaissance de Christ, de son amour et de ses gloires.

Le chapitre 4 de l'épître aux Hébreux, verset 12, nous montre que cette épée est la parole de Dieu. Après qu'elle a exercé son action dans notre coeur, comme nous l'avons déjà vu dans ce passage, pour nous apprendre à nous juger entièrement, nous pouvons la saisir comme arme pour atteindre la conscience des autres. Elle est l'épée de l'Esprit. L'Esprit seul peut lui donner tout son tranchant et la faire pénétrer dans les coeurs comme elle est entrée dans le nôtre. C'est par elle que nous pouvons mettre à nu les desseins de Satan que nous n'ignorons pas, en sorte que les «simples» soient gardés de ses attaques. C'est par elle enfin que nous pouvons réduire à néant les subtilités et les mensonges mis en avant pour nous empêcher de maintenir nos positions dans les lieux célestes ou d'en conquérir de nouvelles.

Mais du moment que nous prenons l'épée, le combat pour l'Evangile, comme nous allons le voir au sujet de la seconde arme offensive, ne peut pas être exclu. Répétons cependant que le combat de l'épître aux Ephésiens a pour but principal d'assurer aux chrétiens la possession et la jouissance de leur héritage céleste.

Dans toutes ces parties de l'armure, nous avons trouvé ce qui se rapporte à notre propre position, et à la jouissance, de notre part — avec des affections bien gouvernées et dans la piété — de notre relation bénie avec Dieu — relation qui nous est donnée dans la nouvelle position qu'a prise le second Adam, et que nous avons en lui, et par lui, et pour toujours avec lui. C'est là qu'est notre sécurité et notre défense, dans la lutte. Ainsi rien ne nous sépare «de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus notre Seigneur». Mais il y a une énergie active (des armes que nous avons à manier dans la puissance de l'Esprit de Dieu), qui réduit au silence la chair, qui renverse la puissance de Satan, et qui arrête ceux qui sont sous sa puissance. Quand nous sommes pleinement dans la puissance de notre relation avec Dieu, nous pouvons prendre «l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu». Si l'âme n'est pas en communion avec Dieu, elle ne saurait manier sa Parole en son nom. Ce n'est pas une arme charnelle, dont on puisse se servir avec une force charnelle ou une sagesse charnelle. Elle est l'épée de l'Esprit: elle est aiguë; elle atteint la conscience, même celle des plus endurcis, lorsqu'elle est bien appliquée, elle fait plier et subjugue les plus orgueilleux. Mais si l'âme n'est pas avec Dieu, on n'aura pas la pensée du passage convenable, et ce passage ne sera pas accompagné de la puissance de Dieu. Remarquez bien qu'il n'est pas fait mention ici de la Parole comme d'un moyen d'édification, car elle n'est pas alors une épée; mais comme d'une arme pour la lutte. Les armes de notre guerre sont spirituelles, pour la destruction des forteresses. Dans le combat, la Parole de Dieu, lorsqu'elle est employée dans l'Esprit, apporte avec elle la lumière dans l'âme, quant à notre position entière dans la lutte — répandant la lumière de la pensée de Dieu sur toute la scène et toute la question qui sont devant nous, — et cela inspire une confiance dont celui qui ne possède pas cette lumière ne peut se faire la moindre idée. Le but de Satan, c'est de décevoir; la conscience de la possession de la pensée divine ne fait que rendre la déception qui a été découverte un élément de force, en ce que nous savons à qui nous avons affaire, et que Dieu est dans la lumière qui est répandue sur les artifices de l'ennemi. Cette lumière les découvre et les juge complètement; et la découverte de la déception est une victoire sur ces artifices, à laquelle il ne peut y avoir de réponse. Voyez comment le Seigneur se sert de l'Ecriture, comme un exemple — à jamais sans égal — de l'emploi de cette arme. Voyez comment ses adversaires furent réduits au silence, en sorte que «personne n'osa plus

l'interroger»; comment Satan lui-même fut réduit à laisser celui qu'il ne pouvait toucher. Car cette arme repousse toutes les attaques de Satan, de même qu'elle confond, par sa puissance, toute la force et tous les artifices de l'ennemi. Nous n'avons pas d'autre arme; il faut que nous ayons l'adresse de nous en servir, ce qu'aucun exercice pratique ne saurait donner, mais uniquement la puissance de la grâce présente. Mais en cette arme nous avons la pensée même de Dieu, en sa lumière et sa vérité, au milieu des ténèbres par lesquelles Satan voudrait couvrir de nuages l'esprit de l'homme.

Si la vie divine que nous possédons ne se manifeste pas dans toute sa puissante réalité, c'est parce qu'elle n'est pas assez nourrie de Christ. Savons-nous recueillir, un jour après l'autre, la manne dont nous avons besoin? Et si même nous lisons chaque jour une portion des Ecritures, le faisons-nous pour satisfaire à une obligation plus ou moins agréable, ou bien parce que notre âme a réellement faim, faim de la Parole, faim de Christ, pain de vie? Si nous n'agissons en cela que par devoir, c'est sans doute là la cause de cet état de langueur, d'indifférence, qui nous conduirait peut être à dire, nous aussi, comme Israël autrefois: «Notre âme est dégoûtée de ce pain misérable» (Nombres 21: 5). Nous avons laissé l'ennemi remporter la victoire. Dans la scène de Nombres 21, l'Eternel envoie parmi le peuple les serpents brûlants; c'était la conséquence, de l'état dans lequel il se trouvait et, en même temps, cela en manifestait la cause. Les murmures, le découragement, le dédain et le mépris de la manne, tout cela était l'oeuvre de l'ennemi, «le serpent ancien».

La Parole, lue ou entendue, a-t-elle une action réelle en nous? A-t-elle de l'autorité sur nos coeurs, afin que nos consciences soient atteintes? Ce n'est pas seulement la Parole lue ou entendue qui nous est nécessaire, c'est la Parole reçue et appliquée, avec toute sa puissante et divine autorité, jugeant en nous ce qui n'est pas selon Dieu, gouvernant nos pensées, formant nos affections, occupant nos coeurs de Christ. C'est de «l'armure complète de Dieu» que nous avons besoin pour «tenir ferme contre les artifices du diable» et la première pièce de cette armure, la ceinture de la vérité, nous fait trop souvent défaut, confessons-le avec droiture et dans l'humiliation. Et si nous n'avons même pas revêtu la première, point n'est besoin de penser à prendre les autres pièces de l'armure!

Aussi sommes-nous tant de fois vaincus dans les combats que livre l'ennemi contre l'homme céleste. L'homme céleste c'est l'homme qui, mort et ressuscité avec Christ, vit d'une vie de résurrection. Christ, le véritable homme céleste, est notre parfait Modèle. Chez Lui, il n'y avait rien de la chair, alors qu'elle est toujours en nous; il nous faut donc réaliser pratiquement que nous avons «dépouillé le vieil homme». Mais si notre introduction dans la condition céleste nous sépare du domaine de la chair et du sang, elle nous met en présence de «la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes» dont nous avons à subir les assauts. L'homme parfait, l'homme Christ Jésus, a remporté la victoire.

7- La prière

«Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance et des supplications pour tous les saints, et pour moi, afin qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'Evangile, pour lequel je suis un ambassadeur chargé de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, ainsi qu'il faut que je parle».

Comme le bouclier est l'expression de la foi, la prière est l'expression de la dépendance. Comme la Parole est l'épée de l'Esprit agissant au dehors en puissance contre l'Ennemi, la prière est l'expression de l'Esprit en nous, montant à Dieu par notre moyen, pour obtenir des résultats que Lui seul peut produire. La prière a toutes sortes de formes, depuis la simple demande jusqu'aux supplications les plus instantes. C'étaient les formes que revêtaient les prières de notre Sauveur bien-aimé lui-même, jusqu'à les offrir «avec de grands

cris et avec larmes» en Gethsémané. Daniel prenait la même attitude, quand il combattait en faveur de son peuple. Il dit: «Et je tournai ma face vers le Seigneur Dieu, pour le rechercher par la prière et la supplication, dans le jeûne et le sac et la cendre» (Daniel 9: 3). En parcourant les Psaumes, nous y trouvons toutes les nuances et toutes les formes de la prière, et, de fait, ce livre pourrait en grande partie être intitulé de ce nom. Philippiens 4: 6 nous dit les mêmes choses: «Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Seulement, dans ce cas, la prière a pour sujet nos besoins personnels, tandis que, dans l'épître aux Ephésiens, elle est destinée à soutenir les saints, «tous les saints», dans la lutte, de même que Paul leur capitaine, sous les ordres du Chef suprême qui est Christ. Paul avait besoin de hardiesse dans l'Evangile, et la prière, arme de l'Esprit, était à la disposition de tous les saints pour demander qu'il fût fortifié dans le combat.

Pensons-nous assez à la valeur de cette arme? En usons-nous suffisamment? Par elle nous pouvons combattre avec les serviteurs du Seigneur et pour eux (Romains 15: 30). C'était ainsi que Paul combattait pour les Colossiens. Epaphras faisait de même (Colossiens 2: 1; 4: 12). La prière faisait certainement partie du combat des soeurs qui étaient associées avec l'apôtre dans l'Evangile (Philippiens 4: 3).

La prière est donc avec l'épée une arme offensive par excellence. Les deux piliers du christianisme ne sont-ils pas la Parole et la prière, la Parole, témoignage vis-à-vis du monde et qui s'adresse à lui, la prière qui s'adresse à Dieu seul.

Epaphras livrait un combat pour les Colossiens: «combattant toujours pour vous par des prières» (Colossiens 4: 12). L'arme la plus puissante que le chrétien ait à sa disposition, c'est la prière. Elle est nécessaire pour l'emploi de la première des armes offensives qui font partie de l'armure d'Ephésiens 6. L'ennemi, si puissant et tellement plus fort que nous, ne peut tenir contre une telle arme, car elle fait appel à la puissance de Celui qui l'a vaincu à la croix d'une manière complète. Celui qui l'emploie réalise sa grande faiblesse, mais c'est alors qu'il est fort. Dans le sentiment profond des besoins multiples pour lesquels il nous faut tout le secours d'en-haut, puissions-nous manifester dans la prière l'énergie et la persévérance qu'expriment ces deux termes: «combattant toujours».

L'apôtre demandait aux chrétiens de Rome qu'ils combattent avec lui et pour lui dans leurs prières (Romains 15: 30). Epaphras combattait pour les Colossiens par des prières. Quels exemples pour nous! Un serviteur de Dieu, une assemblée de Dieu ont peut-être besoin que nous livrions un tel combat par la prière... Y pensons-nous assez? Exercés par nos propres besoins, par ceux de nos frères, par ceux des assemblées, puissions-nous toujours combattre par des prières! C'est le secret de la victoire dans tous les autres combats auxquels nous sommes exhortés, c'est la meilleure ressource à notre disposition pour mettre un terme à tous les combats que nous avons à fuir!

La liste se termine par une arme d'un caractère particulier et distinct; cela montre comment toutes les parties de l'armure doivent être employées dans une dépendance entière et constante. Nous avons vu que les premières parties de l'armure sont défensives; ce sont celles qui empêchent Satan de nous toucher, et elles se lient au jugement de soi-même et à la marche avec Dieu; après elles vient l'énergie active de la Parole de Dieu, qui est l'épée de l'Esprit: mais le Saint Esprit, qui seul peut nous rendre capables d'employer la Parole, ne peut le faire en nous plaçant dans une position d'indépendance; cela serait contraire à sa nature et à son service, et à l'effet moral de sa présence avec nous. Il met nos âmes en rapport avec la source de toute puissance et de toute grâce, et dans la dépendance de cette source. Il ne saurait être séparé de ceux

au nom desquels il agit, d'après desquels il est venu, et, par sa présence même, il nous place dans la communion avec eux et dans la dépendance à leur égard. C'est ainsi qu'il est dit de lui: «Il ne parlera pas de lui-même», c'est-à-dire, en dehors de sa connexion avec le Père et le Fils (comme Jésus dit à Pilate: «Dis-tu ceci de toi-même?») — comme un esprit isolé, qui pourrait dire des choses dont il serait lui-même la source. Mais il y a plus encore que cela, parce que le Saint Esprit agit en nous moralement, et nous fait sentir, comme à de nouvelles créatures, notre entière et, je puis ajouter, notre heureuse dépendance, par rapport à une source aussi bénie d'activité et de puissance que l'est Dieu lui-même. Nous savons que nous sommes dépendants: c'est la place d'une créature; c'est la place d'une créature qui marche avec Dieu, et celle qu'elle prend volontiers; car le coeur qui est conduit par le Saint Esprit, est réjoui de tout recevoir de Dieu, comme il sait aussi qu'il ne peut recevoir d'ailleurs ce qui est bon. Mais cette dépendance s'exerce dans la confiance; nous demandons; nous exprimons notre dépendance; nous supplions, à la fois, dans le sentiment du besoin et dans le vif désir de l'accomplissement des choses à l'égard desquelles il nous est donné de pouvoir réussir ou d'être exaucés — pour d'autres. L'esprit, tout en restant dans la dépendance, est amené dans le courant des désirs et des bénédictions de Dieu, par l'opération du Saint Esprit — reçoit une part dans cette énergie d'activité divine, mais toujours dans le sentiment d'une entière dépendance à l'égard de Dieu. Dieu vient à notre rencontre, nous répond, manifeste son concours à l'égard des choses qu'il a mises dans nos coeurs par le Saint Esprit. Nous sommes occupés des choses dans lesquelles Dieu agit, et agit avec nous et pour nous. Non seulement nos désirs sont accomplis, mais nous avons la conscience du concours de Dieu dans ces choses, et la conscience que nous nous tenons de son côté dans nos luttes et dans notre service, tandis qu'en même temps nous avons cette joie, que toutes choses sont à lui. Et ce n'est pas là tout, ce n'est pas seulement notre propre part dans cette lutte divine qui nous occupe; mais l'amour envers les autres — envers ceux au dehors qui sont à lui et qui nous sont ainsi réellement unis — agit, selon la grâce, en intercession.

On trouve tout dans cet instrument — si faible, en apparence, au jugement de l'homme, mais — précieux, surtout, parce que c'est un instrument qu'on ne voit pas. Le sentiment du besoin s'y trouve; il y a aussi un vif désir de ce qui est bon pour autrui — dans l'amour; il y a le désir qui a en vue la gloire de Dieu, la confiance en son amour, en sa Parole, la dépendance à son égard, la réalité des rapports avec lui; et en même temps, par suite, tout ce qui est inconséquent est mis au jour dans le coeur par cette proximité où l'on est quant à Dieu — non seulement pour ce qui concerne la sainteté, mais encore pour ce qui touche la confiance dans cette proximité. En outre, il y a ce qui lie intimement ensemble tout le corps, dans sa dépendance à l'égard de la tête. Quelle place que cela, pour employer l'épée que Dieu nous a donnée! Avoir ses propres pensées, accompagnées de puissance, et être avec lui-même, avec une entière confiance qu'il y aura toujours une réponse, procédant de son amour et de sa puissance. Remarquez bien qu'il est question de prier toujours — en toute occasion. C'est ici une preuve que nous vivons dans cet état de communion avec Dieu, quand le coeur se tourne vers lui tout aussitôt et naturellement; il ne se met pas à considérer, lorsque quelque chose se présente, mais à prier; la réponse de Dieu viendra certainement. Remarquez ensuite qu'il s'agit de prier «par l'Esprit», c'est-à-dire dans la puissance de l'action de l'Esprit, dans notre communion avec Dieu. Mais ici un autre élément est placé devant nous; c'est l'exercice actif d'un esprit vigilant, de sorte que tout aboutit à la prière; et que nous découvrons les choses à l'égard desquelles nous avons à prier. Il y a la sollicitude active de l'amour, toujours vivante et éveillée, qui ne s'endort pas sur les intérêts de l'Eglise de Dieu, sur la sainteté et la communion des saints — et qui ne saurait le faire, si nous sommes près de Dieu. Car il y a dans l'amour une énergie vivante et active, qui désire des bénédictions pour les saints, et nous porte ainsi à nous approcher de Dieu. Ceci donne de la persévérance et de la ferveur; car, quelle que soit notre confiance dans l'amour de Dieu, l'affection est fervente et persévérante; et c'est ici surtout que se manifestent les affections qui viennent de Dieu, notre participation personnelle, par grâce, au plaisir que Dieu prend à bénir. Ici donc,

comme ailleurs, l'apôtre mentionne «tous les saints» (comparez 1: 15; 3: 18). L'apôtre savait ce que c'était — comme tout le montre abondamment — et il en connaissait le prix. C'est un privilège qui appartient à «tous les saints»; et un apôtre même était dépendant à cet égard. Tous n'ont pas des dons qui les distinguent, mais tous ont le privilège de s'approcher de Dieu — comme enfant et comme sacrificateur (voyez 2 Corinthiens 1: 11). La puissance divine en nous est le fruit de la dépendance à l'égard de celui qui donne cette puissance.

Conclusion

Ainsi donc, l'armure de Dieu commence par le gouvernement de ce qui est intérieur, quant aux affections; vient ensuite l'ordre dans la marche, dans la pratique; puis vient la paix dans la marche (et c'est là ce qui arrive, car le péché est remuant et impatient); puis, au moyen d'une confiance invariable, la sécurité contre les attaques de Satan, la joie et la puissance du salut devant Dieu; et finalement, l'énergie active dans laquelle nous pouvons en toutes choses nous servir de la Parole; et derrière toutes ces armes se trouve l'absolue dépendance qui a son exercice dans la prière.